

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Le chemin de fer de la Forêt-Noire

Hardmeyer, Jakob

Zürich, [ca. 1887]

[urn:nbn:de:bsz:31-245068](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-245068)

O 70 A

293

070 A 293

Jakob Hardmeyer - Jenny
1826*





Le chemin de fer au-dessous de Triberg.



LE CHEMIN DE FER
DE LA
FORÊT-NOIRE.

PAR
[Jakob]
J. HARDMEYER.
[Jenny]



[Johannes]
AVEC 53 ILLUSTRATIONS PAR J. WEBER
ET UNE CARTE.



ZURICH:
ORELL FÜSSLI & Cie., EDITEURS.

0x 4a3 +
Om 16
aug. 1886
2 Europ illustre. 85-87

G

[Die badische Schwarzwaldbahn,
franz.]

([L'Europe illustrée . 85-87])

TABLE DES MATIÈRES.

	Page
Introduction	3
La voie ferrée et sa construction	6
Offenbourg-Hausach	8
Hausach-Triberg	18
Triberg-Villingen	35
Villingen-Immendingen... ..	57
Immendingen-Singen	70

0 70 A 293





Introduction.

Page
3
6
8
18
35
57
70

Lorsqu'on se place sur l'un des points culminants de la haute plaine rhénane, par exemple à Strasbourg sur la plateforme de la cathédrale, on aperçoit à gauche, dans le lointain, un dédale de petites sommités tantôt allongées, tantôt arrondies en coupes, s'entrecroisant, s'élevant les unes au-dessus des autres, et dont la sombre verdure se découpe nettement sur l'azur du ciel. C'est la **Forêt-Noire**, qui commence immédiatement au-dessus de la capitale badoise, s'élève peu à peu en ondulations toujours plus larges jusqu'au haut plateau, au point où les sources du Danube s'épanchent sur la déclivité orientale, tandis que de nombreux petits cours d'eau se frayent un chemin vers le bassin inférieur du lac de Constance.

De distance en distance la Forêt-Noire s'ouvre vers la plaine rhénane par des vallées d'où s'échappent d'allégres cours d'eau qui vont se réunir au Rhin pour aller avec lui, à travers des plaines fortunées, chercher les plages de l'océan.

Par-dessus les toits de la vieille cité, dans la direction d'Offenbourg, éloigné de Strasbourg de quelques lieues seulement, l'observateur aperçoit l'entrée d'une vallée plus large que toutes les autres, si bien qu'on la prendrait au premier abord pour un évasement de la plaine rhénane elle-même, pénétrant jusqu'à l'intérieur de la région montagneuse. Cette ouverture et l'importance de son débouché fluvial indiquent clairement la présence

d'une vallée plus étendue que toutes les autres et qui doit remonter graduellement jusqu'au cœur même de la Forêt-Noire. C'est, en effet, *la vallée de la Kinzig*, qui sépare bien nettement le massif principal au sud du massif secondaire au nord.

Déjà en aval d'Offenbourg, la grande ligne du chemin de fer badois qui remonte en côtoyant les pentes occidentales de la Forêt-Noire jusqu'à Bâle, où elle s'infléchit en angle droit dans la direction du lac de Constance, envoie, par les ouvertures latérales du massif montagneux, des embranchements qui semblent vouloir y faire brèche et se frayer un passage vers les bassins du Neckar et du Danube; mais ces lignes, restées à l'état de tronçons, n'atteignent que Gernsbach, Baden et Oppenau, et le sifflet de la locomotive n'a jamais troublé la paix idyllique des vallées intérieures de la Forêt-Noire. Mais à l'orient d'Offenbourg, un de ces embranchements prenant un élan plus vigoureux, au lieu de s'arrêter à Hausach où se bifurque la vallée, pénètre plus avant et s'enfonce hardiment dans le massif central. A Hornberg, la montagne se met si carrément en travers de son chemin, que la ligne n'a plus qu'à s'arrêter court ou à entrer en lutte. Elle accepte le défi, gravit les pentes, perce les murailles trop rébarbatives, tourne et se retourne, échappe par mille tours à l'ennemi; parvenue enfin à le mettre derrière elle, la locomotive franchit le seuil de la Sommerau pour entrer triomphalement dans la haute vallée où naît le Danube. Puis, d'une allure plus allègre, elle redescend sur le versant oriental le long de la Baar, passe à Villingen et à Donaueschingen, et, forte de sa première victoire, elle court au-devant des faibles pentes du Jura qu'elle franchit d'un seul et vigoureux élan. Libre de tous les obstacles, elle serpente avec aisance à travers le riant plateau du Hegau, pour atteindre enfin, par une pente insensible, les rives du beau lac d'azur où sa course est terminée.

Cette ligne, si vantée sous le nom de **Chemin de fer de la Forêt-Noire**, raccourcit notablement le trajet d'Offenbourg au lac de Constance; elle forme, en effet, la base d'un

triangle équilatéral dont le sommet est à Bâle sur la ligne du Rhin.

Le voyageur qui traverse en chemin de fer la Forêt-Noire voit défiler sous ses yeux un grand nombre de localités et de points de vue que la rapidité de sa course lui laisse à peine entrevoir sans lui permettre de s'y arrêter. Notre but, en publiant ce livret, est donc de lui servir de cicerone, de lui signaler les beautés du parcours, de lui présenter d'avance, par la plume et par le crayon, les sites pittoresques et les lieux remarquables qui échapperaient peut-être à son attention, de lui conter, enfin, chemin faisant l'histoire de la contrée et de ses habitants.

De retour au logis, le voyageur en feuilletant ces pages se retransportera aisément par l'imagination dans les riantes vallées encadrées de forêts de sapins, au pied des pentes abruptes que percent de part en part les tunnels, au bord du Danube dont le cours naissant serpente à travers les prairies; il reverra les vieux châteaux en ruines, dominant de leurs cônes rocheux la plaine du Hegau où ondulent les moissons dorées et qui font songer aux temps féodaux et à l'esprit turbulent des générations passées.

Nous n'avons, du reste, nullement la prétention d'épuiser le sujet en entrant dans les plus menus détails; bien moins encore celle de mettre dans l'ombre d'autres excellentes publications plus étendues et fort intéressantes à consulter. Ces dernières ressemblent au botaniste qui arpente le pays dans toutes les directions, gravit tous les rochers à la recherche de ses plantes, compare, classe et n'a de repos qu'après avoir réuni le plus grand nombre possible d'exemplaires pour nous les présenter ensuite un à un, au cours d'une minutieuse et érudite description. Nous, au contraire, l'artiste qui a illustré ces pages et moi qui les ai tracées, nous allons par les chemins, dans notre léger équipement de voyage, cueillant au hasard une fleur par ci, un rameau par là, et entremêlant au gré de notre fantaisie brins d'herbe, fleurettes, épis de blé, voire même quelque feuille morte. Et maintenant nous offrons notre bouquet au lecteur, en faisant

des vœux pour qu'il lui procure un peu du plaisir que nous avons goûté nous-mêmes à le cueillir dans notre gaie excursion.

La voie ferrée et sa construction.

D'Offenbourg à Hausach, sur une longueur de 32,2 km, le chemin de fer parcourt la large et riante vallée de la Kinzig, le long de laquelle s'échelonnent les stations suivantes: *Ortenberg, Gengenbach, Schönberg, Biberach, Zell, Steinach, Haslach* et *Hausach*. Après avoir côtoyé la rive droite, la voie franchit la Kinzig en aval de Steinach et se maintient dès lors sans interruption sur la rive gauche. Ce tronçon n'a qu'une pente maximum de 1 : 163. Il a été inauguré le 2 Juillet 1866 et les frais s'en sont élevés à environ 6,475,000 frs.

A Hausach, la ligne quitte la vallée de la Kinzig pour entrer dans celle de la Gutach, son affluent, en suivant la direction du sud-est. La Gutach a sa source en amont de Triberg, dans le massif dont le versant oriental donne naissance au Danube. Le tronçon Hausach-Villingen (longueur 52,7 km) est un chemin de fer de montagne dont le tracé peut passer pour un véritable chef-d'œuvre. Stations: *Gutach, Hornberg, Niedercasser, Triberg, Nussbach, Sommerau, St. George, Peterzell-Königsfeld, Kirnach, Villingen*.

La différence de niveau et les maximums de pentes entre Hausach et Sommerau se chiffrent comme suit:

	Pente maximum	Distance en kilomètres	Différence de niveau en mètres
Hausach-Hornberg	1 : 50	9,4	143,0
Hornberg-Triberg	1 : 50	13,4	231,8
Triberg-Sommerau	1 : 53	12,6	215,9

C'est près de la station de Sommerau, la première dans le bassin du Danube, que la ligne atteint le plus haut point du parcours, soit 832 m au-dessus du niveau de la mer, 673 m au-dessus d'Offenbourg, et 434 m au-dessus du lac de Constance.

A partir de Sommerau, la ligne suit le cours de la Brigach jusqu'à Villingen. Distance: 17,3 km; différence de niveau 127,7 m; maximum de pente descendante 1 : 81. Entre Hausach et Villingen, la longueur totale des parties horizontales ne dépasse pas 5931 m, tandis que celle des rampes, ascendantes ou descendantes, s'élève à 46,834 m.

La voie traverse 38 tunnels qui se succèdent coup sur coup, l'un immédiatement avant la station de Hornberg, les 37 autres entre Hornberg et Sommerau. La longueur totale des tunnels s'élève à 9417 m, sur lesquels 8574,83 m ont été maçonnés. Le plus long tunnel, celui de Sommerau qui traverse la crête du point de partage des eaux, mesure 1697 m, tandis que le plus court, le 3ème des tunnels de Glasträger, n'a qu'une longueur de 14 m.

Les frais de construction de la ligne Hornberg-Villingen se chiffrent par une somme d'environ 30 millions de francs, dont un peu plus de la moitié se répartit sur les 38 tunnels.

Le tronçon Villingen-Singen mesure 63,3 km, et a coûté 15,353,750 frs. En comparaison du tronçon central, la construction de cette partie de la ligne n'a pas présenté de grandes difficultés. Cependant, tandis qu'entre Hornberg et Villingen on avait à vaincre la résistance d'énormes masses compactes, entre Donaueschingen et Immendingen c'est avec l'eau qu'il a fallu lutter. Dans les bas-fonds du Ried en aval de Donaueschingen, il a fallu établir de nombreux couloirs d'assèchement et sur plusieurs points du parcours creuser au Danube un nouveau lit.

Près de Pföhren, le lit du fleuve a été reculé de 240 m. A Immendingen, la voie passe sur la rive droite après avoir envoyé un embranchement vers Möhrigen, Tuttingen et Rottweil. Avant et après la station de Hattingen la ligne franchit par deux tunnels de 180 m et de 900 m le chaînon du Jura qui sépare le bassin du Danube de celui du lac de Constance, semblable, avec ses roches crevassées, aux ruines d'une muraille cyclopéenne. Jusqu'à la station de Thalmühle, la voie ferrée passe par des terrains qui ont beaucoup compliqué le tracé. Vers Engen enfin, elle reprend son caractère de chemin de fer de vallée, jusqu'au moment où elle débouche dans la plaine.

Les stations à partir de Villingen dans la direction de Singen sont les suivantes: *Marbach, Klengen, Grüningen, Donaueschingen, Pföhren, Neidingen, Gutmadingen, Geisingen, Hintschingen, Immendingen, Hattingen, Thalmühle, Engen, Welschingen, Mühlhausen, Hohenkrähen* et Singen.

Tandis qu'entre Immendingen et Hattingen l'inclinaison est de 1 : 840, elle n'est plus, près d'Engen, que de 1 : 60.

Une fois dans le Hegau, la voie ferrée ne rencontrant plus aucun obstacle, atteint bientôt Singen où elle rejoint la ligne du Rhin dont elle s'était séparée à Offenbourg.

D'Offenbourg à Singen la longueur totale est de 149,2 km.

D'un bout à l'autre de la ligne, tous les travaux d'architecture, jusqu'aux simples maisonnettes des gardes-voie, sont des modèles d'élégance et rappellent de la manière la plus heureuse le style particulier au pays. A côté des convenances pratiques, les architectes ont eu en vue l'effet pittoresque et l'ont incontestablement obtenu. Les maçonneries des viaducs et des tranchées sont d'une extrême solidité et l'on a cherché, partout où c'était faisable, à donner aux travaux d'art un caractère monumental.

L'entretien de la ligne se fait avec un soin si minutieux, qu'on la croirait ouverte d'hier seulement. Le service, non plus, ne laisse rien à désirer; en sorte que jusqu'au bord des précipices, ou suspendu au-dessus des gorges les plus profondes, le touriste conserve un sentiment de complète sécurité.

On peut donc dire avec raison que le chemin de fer de la Forêt-Noire est une ligne modèle, faisant honneur au pays, mais plus encore à l'homme de génie qui en a conçu les plans et dirigé tous les travaux. Robert Gerwig, directeur des travaux publics pour le grand-duché de Bade, a été un homme de grande science, aussi remarquable par son génie créateur que par le dévouement avec lequel il s'acquittait de ses fonctions.

Né en 1820 à Carlsruhe, il a fait de solides études après lesquelles il est entré en 1841 dans le service des travaux publics; en 1853 il a été nommé membre du Conseil des travaux publics, en 1871 directeur du même corps. C'est donc dans toute la force de l'âge et du talent qu'il a été appelé à faire face au rapide développement du réseau des chemins de fer badois, dont la partie la plus compliquée, la ligne de la Forêt-Noire, est restée son triomphe comme technicien. Aussi la contrée tout entière qu'il a ouverte à la circulation et dont il avait pris la cause vraiment à cœur, garde-t-elle à Gerwig une reconnaissance et un souvenir impérissables. Ses remarquables travaux comme ingénieur de la ligne de la Forêt-Noire lui valurent d'être nommé, en 1871, au nombre des ingénieurs du Gothard. Mais des différends survenus avec le conseil administratif le déterminèrent à abandonner ce champ de travail pour rentrer au service du grand-duché de Bade avant l'achèvement de cette grandiose entreprise.

En 1875 il fut nommé à la section technique de la direction générale des chemins de fer badois et il a occupé ce poste avec distinction jusqu'à sa mort, survenue subitement le 6 décembre 1885.

Gerwig a été à plusieurs reprises député aux chambres badoises pour les arrondissements de Triberg, Hornberg, Wolfach et Haslach, et en 1875 le deuxième cercle électoral du grand-duché de Bade, qui comprend les hautes régions de la Forêt-Noire, l'envoya siéger au Reichstag allemand. Là aussi, on sut rendre justice à sa compétence comme technicien, en particulier dans la commission chargée d'élaborer les plans pour un palais de la Diète.

Les dernières années de son activité ont été surtout consacrées au chemin de fer du Hölenthal, nouvelle preuve de sa prédilection pour la Forêt-Noire; c'est au milieu de ces travaux que la mort est venue le surprendre et qu'il est parti en laissant derrière lui d'unanimes regrets.

Offenbourg - Hausach.

C'est près de l'avenante petite ville d'Offenbourg, au sein de la plus charmante contrée, que le chemin de fer de la Forêt-Noire se détache de la ligne principale du réseau badois. La riche plaine rhénane se déroule au loin, semée de nombreuses villes et bourgades; les villages les plus rapprochés sourient à travers la riche verdure des arbres fruitiers, tandis que les plus éloignés se trahissent au regard par la flèche aiguë d'un clocher ou la fumée de quelque toit.

Qu'il doit faire bon habiter ces campagnes! Partout des champs fertiles qu'arrosent des eaux courantes; au loin, dans la direction que nous suivons, les coteaux couverts de vignobles,

les vallons aux plantureuses prairies, aux fertiles vergers; au delà, enfin, la verdure sombre des forêts de sapins qui couronnent toutes les hauteurs. Et si nous demandons les noms de ces villages groupés au pied ou au flanc des vignobles, quels sons charmants frappent les oreilles! Quelles réminiscences des fêtes d'autrefois! Salut, Ortenberg, Durbach, Fesenbach, Zell, patrie de nos petits crus aimés!

Le territoire qui s'étend au débouché de la vallée de la Kinzig porte le nom d'*Ortenau*; c'est une des parties les plus délicieuses de ce beau pays badois. Offenbourg en est la capitale. L'Ortenau a une histoire très-mouvementée, où les temps difficiles jouent malheureusement un plus grand rôle que



Offenbourg.

les beaux jours; car la fertilité de la contrée en a fait de tous temps l'objet de la convoitise et des attaques violentes, tandis que sa position à l'une des principales portes d'entrée de l'Allemagne lui attirait souvent plus que sa part des maux et des calamités de la guerre. L'histoire de l'Ortenau est, du reste, étroitement liée à celle de la ville impériale d'Offenbourg à laquelle nous allons consacrer quelques lignes.

Offenbourg, dont la fondation remonte sans doute aux Zähringen, obtint les franchises impériales à l'époque du grand interrègne. Engagée dans les conflits qui suivirent la mort de Frédéric II, elle se vit ravir son indépendance par l'évêque de Strassbourg, pour la regagner ensuite en partie; mais sa situation n'en fut point améliorée, car les empereurs en disposaient à leur gré et la remettaient en gage à tel ou tel vassal de l'empire, avec une partie de l'Ortenau, lorsque le besoin d'argent se faisait sentir. Ce semblant de liberté, Offenbourg sut cependant le maintenir avec énergie, et se plaça, comme ville libre de l'empire, sous le protectorat de la maison d'Autriche après avoir obtenu la garantie de ses droits et franchises.

Toutefois la protection de l'Autriche devait coûter cher à la bonne ville; le respect de la parole donnée n'était pas le côté fort des Habsbourgs, et l'empereur Maximilien lui-même, malgré les lettres revêtues de son propre sceau qu'avaient en mains les Offenbourgeois, ne tarda pas à engager au comte de Fürstenberg la ville avec ses compagnes de misère, Gengenbach et Zell. Celui-ci en usa à sa guise, sans souci des protestations des habitants qui ne voulaient voir en lui qu'un bailli de l'empire; il leva la taille et l'impôt et se comporta en maître absolu. Cette singulière „franchise impériale“ fut confirmée aux Offenbourgeois par Charles Quint et Ferdinand Ier, mais elle n'existait que sur le papier. Ferdinand dégagea enfin Offenbourg, mais pour l'incorporer à la maison d'Autriche avec le reste de l'Ortenau. En vain les bourgeois de la pauvre ville voulurent-ils produire leurs documents; l'accès à la chambre impériale leur fut fermé et on les renvoya pour se faire entendre aux cours de justice autrichiennes. Durant tout un siècle la cité violente dans ses droits ne cessa de protester et de revendiquer sa liberté; elle ne lui fut point rendue et force lui fut de se contenter des lambeaux qu'on lui en laissa. Alors éclata la tourmente de la guerre de Trente ans, qui étouffa les réclamations d'Offenbourg et de ses alliées et apporta à cette belle contrée une série de misères sans fin. Offenbourg tomba tour à tour entre les mains des Suédois et des Impériaux; un siège après l'autre la désola; Bernard de Weimar ne lui en fit subir pas moins de cinq. La famine et la plus grande détresse régnaient dans l'Ortenau, théâtre d'exactions continuelles. A peine ce pauvre pays commençait-il à se remettre lentement de tant de misères, que les campagnes de Louis XIV au delà du Rhin, dans la seconde moitié du XVIIe siècle, y ramenèrent la désolation.

En 1678 le maréchal de Créqui mit le siège devant la ville, et en 1689, après une résistance opiniâtre, elle tomba au pouvoir des vainqueurs qui la pillèrent, la saccagèrent et la réduisirent en cendres. Là ne finirent pas ses tribulations. Pendant les guerres du XVIIIe siècle les contributions de guerre et le passage destructeur des armées l'épuisèrent de nouveau; et ce ne fut qu'à la paix de Lunéville qu'Offenbourg vit commencer une ère de paix et de relèvement. Elle échut alors à la maison de Bade sous le gouvernement de laquelle elle a vu renaître et grandir sa prospérité.

Offenbourg fait sur le visiteur une impression des plus agréables. La gare est reliée à la ville par une allée ombragée bordée des deux côtés de jolies maisons. S'il faut en croire de savants historiens, la ville tiendrait son nom d'un prince anglais, Offo, qui aurait quitté sa patrie pour venir annoncer l'évangile aux païens de l'Alémanie. Ainsi soit-il! Mais de nos jours, la signification toute naturelle de son nom (Offenbourg, ville ouverte) paraît plus rationnelle. Elle n'est point, en effet, défendue par des fossés et des murailles, l'accès en est libre et rien ne l'empêche de s'étendre dans toutes les directions.

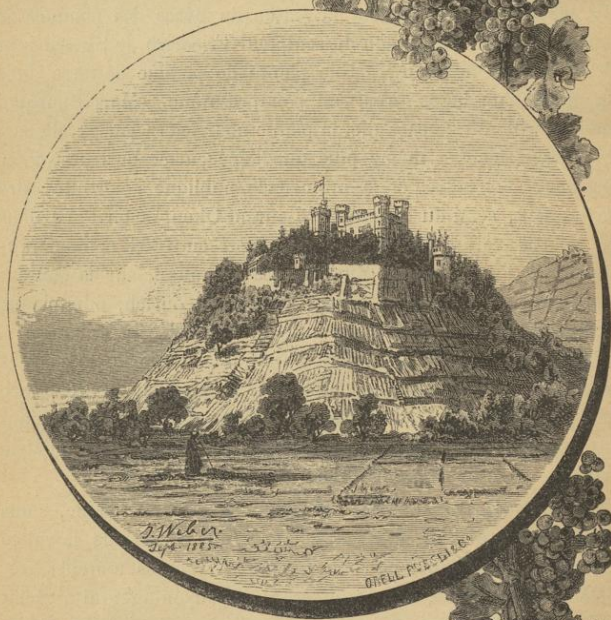
C'est une ville gaie, avenante, où l'activité industrielle marche de pair avec le zèle pour la science.

Les étrangers qui ne recherchent pas le bruit et l'animation séjournent volontiers à Offenbourg. Ils se sentent bien vite à l'aise dans la proprette petite ville où règne une sociabilité de bon aloi et dont les environs leur offrent des buts inépuisables de promenades et d'excursions. Les Guides ne manquent pas de signaler à l'attention du voyageur l'église évangélique en style gothique et l'église catholique bâtie en style rococo. Ils mentionnent également la statue du héros des pommes de terre, Francis Drake, don du sculpteur Friedrich de Strassbourg à la ville d'Offenbourg. Une plante de pomme de terre dans la main d'un héros, c'est un peu prosaïque. Mais pourquoi ne la glorifierait-on pas, elle, la plante nourricière par excellence, tout aussi bien et même plus que l'épée, arme destructive des nations? A l'entrée de la promenade publique s'élève un autre monument, celui du naturaliste Laurent Oken, né en 1770 dans le village voisin de Bohlsbach et mort en 1851 comme professeur à l'université de Zurich. Là-bas aussi, sur la hauteur qui porte son nom au-dessus du lac de Zurich, une plaque commémorative incrustée dans un énorme bloc erratique perpétuera la mémoire du savant naturaliste. Que de fois, après avoir gravi cette éminence à laquelle le ramenaient de préférence ses pérégrinations, Oken n'a-t-il pas dû songer, en contemplant les agrestes paysages du haut plateau suisse, à sa patrie badoise, à cette riante Ortenau des plaines du Rhin!

En quelques minutes le train, quittant la plaine, nous amène en vue d'un imposant château qui commande la vallée du haut d'une saillie en cône tronqué. Avec ses tourelles crénelées, ses donjons, son architecture du moyen-âge qui n'exclut nullement l'élégance et le confort modernes, le château d'**Ortenberg**, ancienne forteresse des baillis de l'Ortenau, sert aujourd'hui de résidence d'été à une riche famille de Strassbourg.

Ortenberg passa naturellement par les mêmes vicissitudes que le baillage d'Ortenau dont il était la forteresse et le siège seigneurial. Il comptait

autrefois au nombre des plus importantes places fortes de la contrée ; mais étant dominé par la montagne voisine il a perdu son importance stratégique depuis les perfectionnements apportés à l'artillerie de siège. Néanmoins les seigneurs d'Ortenberg entretenaient soigneusement leur arsenal et une petite garnison ; et en temps de danger, un signal convenu appelait à la défense du château les hommes des villages avoisinants. Le puits était profond de 50 coudées, ce qui n'empêchait pas l'eau de manquer quelque-



Château d'Ortenberg.

fois ; c'était alors au bourg de Gengenbach qu'incom-
bait la charge d'en fournir les habitants du château ;
en vue de quoi il était tenu, de temps immémorial,
d'entretenir quatre ânes l'année durant. Les termes dans lesquels
est conçue cette servitude témoignent d'un sentiment d'humanité bien

remarquable pour une époque où les mauvais traitements et l'exploitation de l'homme même étaient considérés comme légitimes. L'ânier devait, entre autres, prêter serment de ne pas „frapper ni pousser les ânes d'une manière arbitraire, et en général de ne pas les négliger, mais de les soigner selon l'usage pratiqué de tous temps.“ Ortenberg, qui avait résisté à la tourmente de la guerre de Trente ans, reçut le coup fatal des guerres de la fin du XVIIe siècle. Après avoir investi le château, le maréchal de Créqui se voyant obligé à faire retraite sur le Rhin, quitta l'Ortenberg en y mettant le feu et réussit à en faire sauter une partie.

Les tentatives faites pour le relever échouèrent faute d'argent. Quelques tourelles seulement furent transformées en prisons; mais on se vit bientôt obligé d'interner les prisonniers au village qui est au pied de la montagne, et pendant une longue série d'années la sombre ruine demeura dans l'abandon. En 1836 enfin, Monsieur de Berkheim en fit l'acquisition et chargea l'architecte badois Eisenlohr de restaurer splendidement l'antique Ortenberg qui domine de nouveau avec orgueil la contrée avoisinante.

Nous restons dans le moyen-âge, semble-t-il; car voici poindre les tourelles du vieux bourg impérial de **Gengenbach** au pied de vignobles étendus.

La souveraineté de la commune urbaine de Gengenbach, que ces murailles et ces portes limitaient et protégeaient tout à la fois, n'était malheureusement qu'apparente; car le lourd protectorat de l'Autriche pesait de tout son poids sur la ville, qui bientôt subit à son tour le sort de son alliée Offenbourg.

Au milieu des calamités sans nombre de ces longues périodes troublées, les bourgeois de Gengenbach n'étaient au moins pas à court de consolations spirituelles. Derrière leurs murailles s'abritait le couvent impérial des bénédictins de Gengenbach, autour duquel la ville s'était élevée. Les bâtiments du couvent, en style baroque, occupent toute la partie orientale du territoire urbain, et le joli clocher qui surmonte l'église est un des ornements de la contrée. A l'époque de la réformation, le cloître et la ville furent sur le point de passer à la nouvelle doctrine; mais différentes circonstances étant venues à la traverse, le couvent subsista jusqu'en 1807, époque à laquelle toutes les maisons religieuses du grand-duché de Bade furent sécularisées.

A droite de la vallée, les vignobles se succèdent encore sur un certain espace; puis nous voyons apparaître les pâturages et les broussailles, et bientôt la vigne va faire entièrement place

à d'autres cultures, que supplanteront à leur tour les forêts. Les plus gracieux vallons s'ouvrent à droite et à gauche dans l'intérieur de la montagne. Dans les environs immédiats des



La tour de St-Nicolaus.



Rues de Gengenbach.

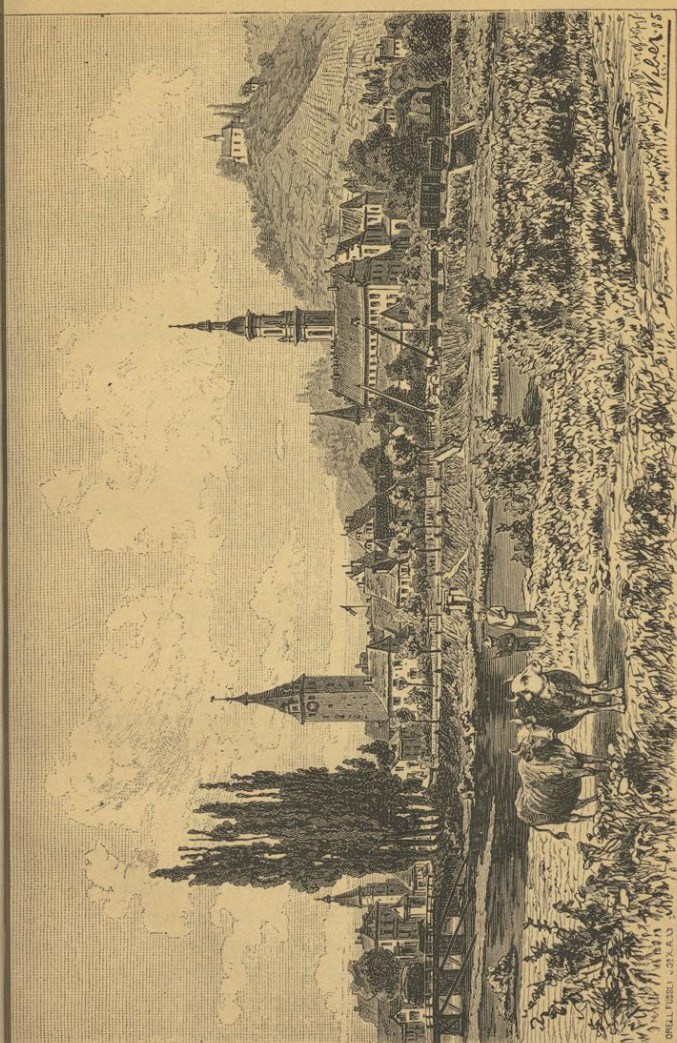
de leur famille, et leur rapacité effrénée, tout se réunit pour faire tomber les Geroldseck. La baronnie releva d'abord de la maison de Fürstenberg, puis du Palatinat. Sous prétexte de l'incorporer à l'empire, l'empereur Maximilien en disposa en faveur d'un descendant de l'ancienne race déchue. Après l'extinction de la ligne masculine, Hohen-geroldseck passa aux mains des Kronenberg pour revenir ensuite à l'Autriche. Les Français détruisirent la forteresse en 1689 et depuis lors

villages et des hameaux et bien au delà, sur les deux rives de la Kinzig, le fond plat de la vallée est cultivé en jardins, en champs et en prairies. Les magnifiques arbres fruitiers et la richesse de la végétation aux abords des fermes témoignent du climat particulièrement doux dont jouit la partie inférieure de la vallée de la Kinzig. Du côté de *Biberach*, les collines s'écartent et un horizon plus vaste s'ouvre vers la droite. A l'arrière-plan d'une des vallées latérales, au sommet d'une hauteur qui commande une vue étendue, se dresse la ruine de *Hohengeroldseck*, ancien château-fort d'une fière et arrogante famille dont l'éclat éblouit quelque temps cette magnifique contrée pour s'éteindre bientôt après.

De violentes querelles avec les Strassbourgeois qui appelèrent contre eux à leur aide leurs alliés des cantons suisses, Bernois, Lucernois et Zuricois; la discorde au sein même

forêts.
he dans
ats des
aux et
deux
fond
ltivé en
prairies.
fruitiers
végétation
s témoi-
èrement
rie in-
de la
iberach,
et un
vre vers
re-plan
es, au
qui com-
due, se
gerolds-
rt d'une
ille dont
e temps
rée pour
ès.

s avec les
rent contre
alliés des
Lucernois
u sein même
pour faire
maison de
à l'empire,
nt de l'an-
ine, Heben-
ensuite à
depuis lors



Gengenbach.

elle est r
la baron
empri a
conte
eck fut
Vienne la
petit terr

Jus

par la v
bien en
au soleil
envoie j
nouveau

Bit

rénit d
de Harm
au loin p
assiettes
de Zell
a été f
flurit à

Zell
bach; il n
stationnair
Zell a pris
désigne d'
la plus vill

Au de
paroisse
bach, se
Cela se r
d'Einsiede
trouvé dan
on eût vu
lousiers,
avec des
résister à

Les
des nom
une gran
mais sur
dominer;

elle est restée une des plus belles ruines de la contrée. L'Autriche enleva la baronnie de Geroldseck au margrave de Baden-Durlach, qui s'en était emparé après l'extinction de la famille Kronenberg, et la remit en fief au comte de Leyen. Lors de la confédération du Rhin, la baronnie de Geroldseck fut élevée au rang de principauté souveraine, mais le Congrès de Vienne la replaça sous la suzeraineté de l'Autriche qui, en 1819, céda ce petit territoire au grand-duc de Bade.

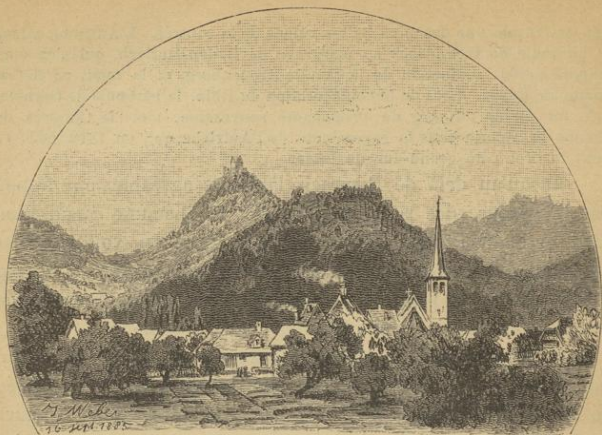
Jusqu'au delà de Biberach l'œil est agréablement frappé par la verdure des riches prairies que fertilise une canalisation bien entendue; dans toutes les directions on voit scintiller au soleil d'innombrables rigoles d'eau courante que la Kinzig envoie jusqu'au pied de la montagne, pour les recevoir de nouveau dans son sein une fois leur tâche accomplie.

Biberach est une localité commerçante sur la route qui réunit deux vallées importantes, la Schutterthal et la vallée de Harmersbach, avec les villes de *Lahr* et de *Zell*, connues au loin par les produits de leur industrie. — Les tasses et les assiettes de milliers de familles bourgeoises portent la marque de *Zell* sur *Harmersbach*, dont l'imposante fabrique de poterie a été fondée en 1815 par un entreprenant industriel et y fleurit à côté d'un grand nombre d'autres industries.

Zell partagea pendant des siècles le sort d'Offenbourg et de Gengenbach; il n'est donc pas étonnant que son développement restât longtemps stationnaire. Ce n'est que depuis sa réunion au grand-duché de Bade que *Zell* a pris un nouvel essor; et maintenant celle qu'un ancien document désigne d'une manière peu flatteuse par ces mots: „la plus petite, mais la plus vilaine ville du saint empire“, est devenue une jolie et florissante cité.

Au delà de *Zell* s'étend le village de *Oberharmersbach*; cette petite paroisse ayant su se soustraire à la juridiction des bénédictins de Gengenbach, se maintint commune libre de l'empire jusque dans notre siècle. Cela ne rappelle-t-il pas ce qui se passa avec Schwyz et le couvent d'Einsiedeln? Il est à présumer que si la commune d'Oberharmersbach eût trouvé dans les vallées et les villes voisines des alliés comme ceux de Schwyz, on eût vu se constituer un état semblable à la Confédération des cantons forestiers, une république de paysans qui serait devenue par son alliance avec des communes urbaines, capable de se suffire à elle-même et de résister à toutes les tentatives d'oppression.

Les villages situés au bord de la rivière ou à l'ouverture des nombreuses vallées latérales défilent devant nos yeux avec une grande rapidité. Une luxuriante verdure les environne; mais sur les pentes ce sont les conifères qui commencent à dominer; les bois de hêtres et de chênes se font de plus en



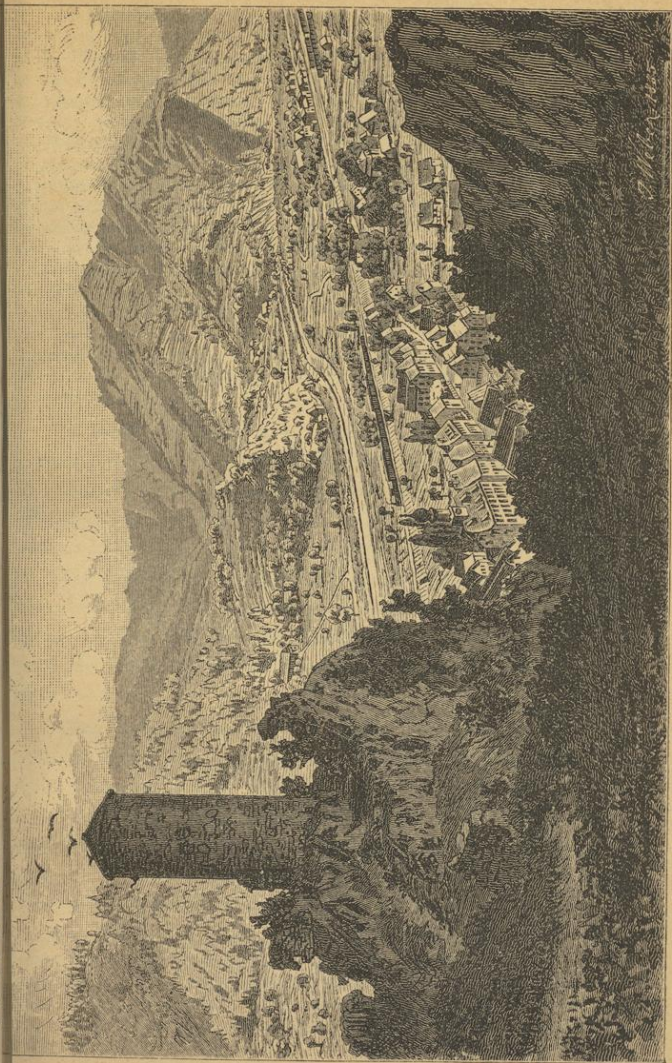
Biberach et Hohengeroldseck.

plus rares et de surprenantes modifications se font remarquer dans la structure des maisons d'habitation. Tandis qu'à partir d'Offenbourg les maisons de paysans étaient de simples constructions à un seul étage, dépourvues de toute ornementation pittoresque, celles qui passent maintenant sous nos yeux prennent de plus en plus le caractère propre à la Forêt-Noire. Nous voyons apparaître les larges toits de chaume abritant les galeries de bois; les habitations ne forment plus de groupes compactes, mais chaque ferme est isolée au centre des terres cultivées qui en dépendent. Partout on sent percer le légitime orgueil du cultivateur propriétaire qui imprime à toute la contrée un cachet particulier. Arrêtons-nous quelques instants à l'une des stations les plus riantes, à la petite ville de **Haslach**.

Au temps de l'empereur Rodolphe de Habsbourg, la maison de Fürstenberg obtint en fief la petite ville de Haslach qui devint la résidence d'une branche de cette famille. Egin, le premier Fürstenberg qui s'y était établi, suivit la bannière des Habsbourg dans leur campagne contre les cantons forestiers. Il tomba à Sempach et fut enseveli, avec les autres chevaliers restés sur le champ de bataille, dans l'église de l'abbaye de Königsfelden au pied de la Habsbourg. Haslach resta jusqu'au commencement de notre siècle sous la domination des Fürstenberg qui, sans exercer aucun droit souverain sur la contrée, y possèdent encore aujourd'hui des domaines fort étendus.

remarquer
à partir
ples con-
tination
prenent
re. Nous
es galeries
compactes,
tivités qui
eil du cul-
un cachet
es stations

de Fürsten-
dence d'une
qui s'y était
e contre les
e les autres
l'abbaye de
u commence-
sans exercer
jour d'aujourd'hui des



Hausach.

Le
indépendant à
la foi réfo
et des
catholiques
chapelle d
de St-Fra
de guerres
ecclésiasti
poste; cet
les molest
venir en al
l'arrestati
des Suédoi
avec eux
que ces n
le giron d
française,
mort en 1

A p
latérales
au somm
Weiler,
comme l
la noble
dans le
adieu, ce
coeur de
Dieu.

Bien
pelle de
petite vil
C'est un
aux portes
forts, et
serveurs

Il est à
toutes les
succession:
la maison d
la guerre d
françaises.

Le thom

Le seul Fürstenberg qui, dans cette longue suite de générations, fut infidèle à l'église romaine, Guillaume dit le Fol, avait introduit à Haslach la foi réformée. Ses successeurs immédiats, fidèles partisans de l'Eglise et des Habsbourg, firent tous leurs efforts pour rétablir à Haslach le catholicisme et y fondèrent à cet effet une abbaye de capucins dont la chapelle devint leur sépulture. Là, comme partout ailleurs, les disciples de St-François firent preuve, durant ces longues périodes de troubles et de guerres, d'un grand courage et d'un grand dévouement. Lorsque laïques et ecclésiastiques, tout fuyait devant les Suédois, ils demeurèrent fermes à leur poste; cette conduite leur valut la considération et le respect des ennemis qui ne les molestèrent en aucune façon; aussi furent-ils à même, après la guerre, de venir en aide aux fugitifs rentrés dans leurs foyers. Pendant la durée de l'investissement d'Haslach, les capucins surent si bien se concilier la faveur des Suédois, qu'on vit ces hérétiques assister à leur service divin et s'attabler avec eux dans leur réfectoire pour trinquer et fraterniser. Peu s'en fallut que ces massacreurs de prêtres ne retombassent sans s'en apercevoir dans le giron de la Sainte Eglise. Le petit cloître subsista jusqu'à la révolution française, et le dernier prieur, qui lui survécut de longues années, est mort en 1851.

A partir de Haslach, la vallée se rétrécit et les ouvertures latérales prennent le caractère de gorges précipiteuses. A droite, au sommet d'une éminence couverte de vignes, le village de *Weiler*, reconnaissable de loin à sa jolie église, se présente comme la localité la plus importante des environs. Ici s'arrête la noble culture de la vigne qui ne se risquera pas plus avant dans le voisinage des conifères et nous laisse, comme dernier adieu, ce bon petit vin de Herrenberg, capable de réjouir le cœur de ceux qui savent user avec modération des dons de Dieu.

Bien haut sur la droite se montre la *Kreuzkapelle* (chapelle de la croix), puis viennent le village de **Hausach** et la petite ville du même nom que surplombe une ruine sévère. C'est un de ces tout petits bourgs comme il s'en élevait souvent aux portes des résidences de la noblesse ou au pied des châteaux-forts, et qui se composaient à l'origine d'habitations pour les serviteurs et les troupes de défense du château.

Il est à peine besoin de rappeler les alternatives par lesquelles passèrent toutes les localités des bords de la Kinzig; on connaît leur inévitable succession: d'abord les seigneurs de l'endroit, puis les Zähringen, l'Autriche, la maison de Fürstenberg, Bade; sans compter l'évêque de Strassbourg, la guerre de Trente ans avec ses désastres, et la destruction par les armées françaises.

Le chemin de fer de la Forêt-Noire.

La station est à une certaine distance de la ville, au confluent de la Gutach et de la Kinzig, au point où la vallée de la Kinzig s'infléchit à gauche vers *Wolfach* et *Schiltach* pour se prolonger sur territoire wurtembergeois. De *Wolfach* on pénètre dans la vallée de *Schapbach* où sont les sources de *Rippoldsau*. Souhaitons bonne cure à ceux qui vont y séjourner, et prenons à droite par la vallée de la Gutach.

Hausach-Triberg.

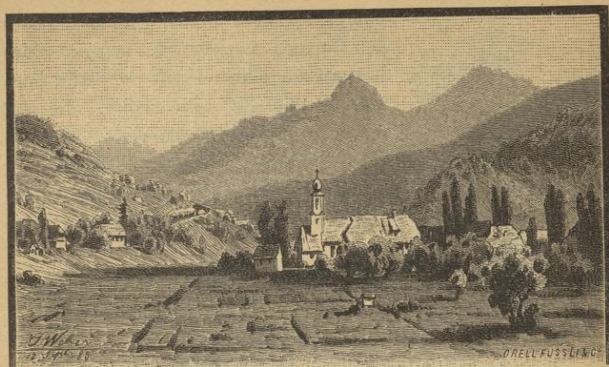
La vallée de la Gutach est sans contredit l'une des plus belles dans ce vaste dédale de la Forêt-Noire. Il semble que les prairies y soient plus plantureuses, les arbres fruitiers plus productifs que dans la vallée inférieure. Il n'y a pas jusqu'aux dépendances des fermes qui ne paraissent construites en vue d'un ensemble pittoresque; ici et là des saillies de rochers protègent les maisons des paysans aisés, des ruisseaux descendent vers le fond de la vallée, des routes serpentent au flanc de la montagne reliant entre elles les fermes éparses, tandis que les magnifiques noyers répandent un peu partout leur ombrage. Tout dans l'aspect des cultures et des habitations révèle un goût prononcé pour l'ordre et la propreté. Aussi n'est-il pas surprenant que cette vallée soit un rendez-vous favori des peintres de paysage venus de Carlsruhe, de Stuttgart, de Dusseldorf pour y dresser leurs chevalets dans toutes les directions. Les modèles vivants ne leur font pas non plus défaut; car les filles du pays ont une beauté piquante et leur costume national, aux couleurs vives et tranchées, se détache de la manière la plus heureuse sur le fond brun des maisons et le vert intense des prairies. En effet, bien que Gutach soit protestant, les femmes n'y ont pas la même horreur des couleurs voyantes que leurs coréligionnaires d'autres pays. Elles aiment le rouge, le bleu et le vert agréablement mélangés; les chapeaux de paille des jeunes filles sont garnis de rosaces en laine rouge, grosses comme le

poing, appelées *Bollen* (bulbes); celles des femmes mariées sont noires. Sous le chapeau, elles portent de petits bonnets garnis de tulle noir. Le col rouge orné de rubans verts, la veste noire doublée de rouge, le corset aux lacets de couleurs vives, la jupe noire et les bas bleus, telles sont les parties



Costume d'une mariée dans la Forêt-Noire.

essentiels du
joli costume
des Gutachi-
nes. Mais
comme partout
dans la Forêt-
Noire, c'est la
mise des jeunes mariées qui est la plus riche et la plus
variolée; la pièce principale en est le „Schappel“ (chapel)
tout scintillant de paillettes et de colifichets.



Gutach.

Le versant de la montagne au delà de l'église porte le nom de „Champs des compagnons“, allusion aux mineurs qui travaillaient autrefois dans le pays. On cherchait de l'argent et la légende raconte que dans la montagne appelée *Bühlerstein* est enfouie une église d'argent dont on peut entendre les cloches tinter mélodieusement sous le sol dans le grand silence de la nuit. La croix du clocher est, paraît-il, si près de la surface, qu'en grattant avec les doigts on en mettrait au jour la pointe, — si seulement on trouvait l'endroit. En creusant davantage jusqu'au faite et à la poutraison d'argent, puis plus bas encore jusqu'aux fondations d'argent, quel trésor inépuisable on aurait à exploiter!

A peu de distance du hamceau de *Steingrün*, une route fréquentée conduit au *Prechthal* où les femmes déploient dans leur costume la plus extravagante imagination. Un reporter de la gazette de Carlsruhe le décrit comme suit dans un article consacré au cortège de bienvenue qui célébra, en 1885, l'entrée à Carlsruhe du grand-duc héritier et de sa jeune épouse, et dans lequel étaient représentés tous les costumes du pays :

„Parmi les montagnards, ceux de *Obersimonswald* et du *Prechthal* se distinguent par leurs costumes à la coupe grotesque et aux couleurs bigarrées. Les femmes portent des corsages d'autant plus courts que leur idéal est d'avoir la taille aussi épaisse que possible. Aussi aiment-elles

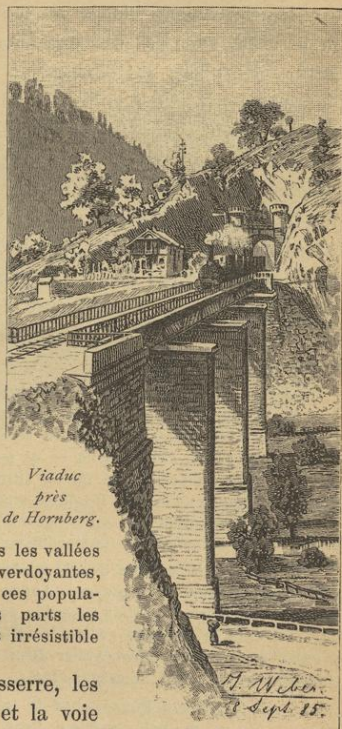
tout ce qui est bouffant, ballonné. Leur tête est couverte du haut et raide cylindre de paille orange, verni et à petit bord, attaché derrière les oreilles par des rubans garnis de cocardes. Les vestes sont faites de riches étoffes de soie, brillant des couleurs les plus vives : bleu éclatant, rouge vif, pourpre, violet. Les manches ont de larges bouillonnés aux épaules, mais étant ouatées et piquées, elles ne font jamais un pli; car décidément pour paraître belle l'abbas, il faut être solidement rembourrée. La jupe est aussi très-voyante, en général bleue avec une large bordure de ruban bleu très clair. Ce bleu pâle est caractéristique et ne manque jamais au costume où il produit un effet agréable à côté de tous les tons criards.

Bien qu'en soi ce costume paraisse laid, baroque de couleur et de forme, une caricature en un mot, il ne laisse pas de faire un tout autre effet quand on le voit dans son milieu, se détachant sur le sombre arrière-plan des montagnes ou sur la belle verdure des prairies. Quand les femmes et les jeunes filles sortent de l'église et se répandent en groupes sur les chemins soleillés, on dirait de loin autant de fleurs éclatantes.

En général, on remarque que plus les vallées sont profondes et les prairies verdoyantes, plus les costumes sont bigarrés; ces populations, qu'environnent de toutes parts les forêts, semblent avoir un attrait irrésistible pour le coloris.

Bientôt la vallée se resserre, les montagnes se rapprochent, et la voie ferrée commence à rencontrer des obstacles qui nécessitent des tranchées, des murs de soutènement, des couloirs, et enfin le premier des nombreux tunnels qui vont se succéder à de courtes distances. On l'appelle le *tunnel de Reberg*, et sa longueur est de 53,1 m.

Nous arrivons à une construction imposante surplombant de toute sa hauteur les toits et les clochers des localités



*Viaduc
près
de Hornberg.*

porte le
meurs qui
de l'argent
Billerstein
les cloches
ence de la
la surface,
ou jour la
tant davan-
plus bas
inépuisable

une route
voient dans
in reporter
s un article
185, l'entrée
épouse, et
du pays :
du Proche
aux couloirs
jours que les
si aiment-elles

avoisnantes : c'est le viaduc de Hornberg, qui franchit l'issue de la vallée de Reichenbach sur trois culées de 24 m de haut. Immédiatement après le viaduc, on atteint la station de **Hornberg** d'où une jolie route descend à la petite ville.

Gracieusement blottie au fond de la vallée comme dans un berceau, avec ses maisons bien serrées les unes contre les autres, Hornberg est l'image de la petite ville de province, où les rapports sont familiers, dont les habitants sans ambition se renferment dans les tranquilles bornes d'une existence modeste et assurée, n'aspirent point aux vastes horizons, mais jouissent dans leur étroite patrie d'un bonheur plus calme et plus durable que dans les grandes cités. La population d'Hausach est active et industrielle; depuis des années elle tire un profit considérable de ses poteries, qui occupent un grand pâtre de bâtisses à l'extrémité supérieure de la ville, de ses ateliers de bois sculpté, de sa fabrique de tissus ligneux et de plusieurs autres industries.

Le sort d'Hornberg a été lié à celui de la noble famille du même nom dont le château la surplombe sur un monticule à pic. Elle a passé par toutes les vicissitudes et a eu des jours bien mauvais: investissements, pillages, incendies, etc., jusqu'à ce qu'enfin, après avoir un certain temps relevé du Wurtemberg, elle fût en 1810 incorporée au grand-duché de Bade. Comme toutes les localités situées entre Hausach et Villingen, elle doit à la domination wurtembergeoise l'établissement de la religion réformée et son église a un cachet tout protestant.

Hornberg est devenu depuis quelques années la retraite favorite de nombreux citadins en vacances. Autres temps, autres mœurs! A une époque antérieure elle était regardée comme le pénitencier des employés de l'état dont la conduite avait nécessité l'éloignement. En 1455 déjà on y exila comme bailli le chevalier Jean de Emmertshofen, assez mauvais sujet qui se désignait lui-même ainsi:

„Jean Emmertshof de très noble lignage,
„qui peu possède et beaucoup met en gage.

Hornberg devint aussi la résidence forcée de personnages du plus haut rang; témoin la princesse de Turn et Taxis, appartenant à la famille régnante de Wurtemberg, qui expia pendant 12 ans (de 1770 à 1782), au château de Hornberg, une conduite fort répréhensible.

Le parcours entre Hornberg et Triberg est intéressant au plus haut degré. Il s'agissait pour les ingénieurs de grimper au flanc escarpé et précipiteux d'une profonde vallée pour

it l'issue
de haut.
ornberg

me dans
ontre les
province,
ambition
existence
ons, mais
calme et
l'Hausach
un profit
pâté de
teliers de
plusieurs

a même nom
a passé par
essments,
ertain temps
nduché de
et Villingen,
ion réformée

favorite de
urs! A une
es employés
1433 déjà on
sez mauvais

do plus haut
à la famille
0 à 1782), au

éressant au
de grimper
vallée pour



Hornberg.

atteindre la ligne de partage des eaux entre le bassin du Rhin et celui du Danube. De Hornberg à Triberg quatre gorges latérales, qui s'élargissent ensuite en gracieux vallons, s'ouvrent à gauche, et deux à droite de la vallée que nous parcourons. De rapides torrents s'en précipitent pour se jeter dans la Gutach. Après avoir dépassé le gai village de *Niederwasser* et plusieurs fermes idylliques, désignées assez prosaïquement par des numéros comme les rues des nouvelles cités américaines, la ligne coupe des saillies rocheuses par deux tunnels auxquels succèdent un remblai avec pont sur la Gutach, puis un nouveau tunnel, et enfin, en se dirigeant vers le fond de la vallée, la trouée de *Niederwasserkehr*. A la sortie nous apercevons au-dessous de nous *Niederwasser* et Hornberg et tout le tracé de la ligne qui nous a graduellement élevés à cette hauteur. Les tunnels et les viaducs se succèdent coup sur coup; nous avons une



Niederwasser.

fugitive échappée sur le val-
lon de *Niedergiess*, et de
temps à autre sur les saillies
et les monticules apparaissent

les charmantes maisonnettes des gardes-voie. Après avoir franchi le plus long tunnel de cet embranchement, celui de *Eisenberg* (791,40 m), et plusieurs autres percées moins importantes, nous nous retrouvons passablement plus haut au-dessus de la Gutach, non loin de ce 3^{ème} tunnel de *Glasträger* où nous avons pris la direction de l'ouest; puis la ligne s'infléchit légèrement pour atteindre la station de *Triberg*.

A la sortie du tunnel de *Kurzenberg*, on voudrait ralentir la marche rapide du train pour jouir plus à l'aise du tableau qui se présente à nous. De l'autre côté de la vallée s'étale sur la croupe arrondie de la montagne le hameau de *Steinbiss* avec une chapelle des plus pittoresquement plantées. Au dessus des prairies semées de gros blocs et de groupes d'arbres se dressent des parois de rochers à pic couronnées par quelques dentelures agüés.

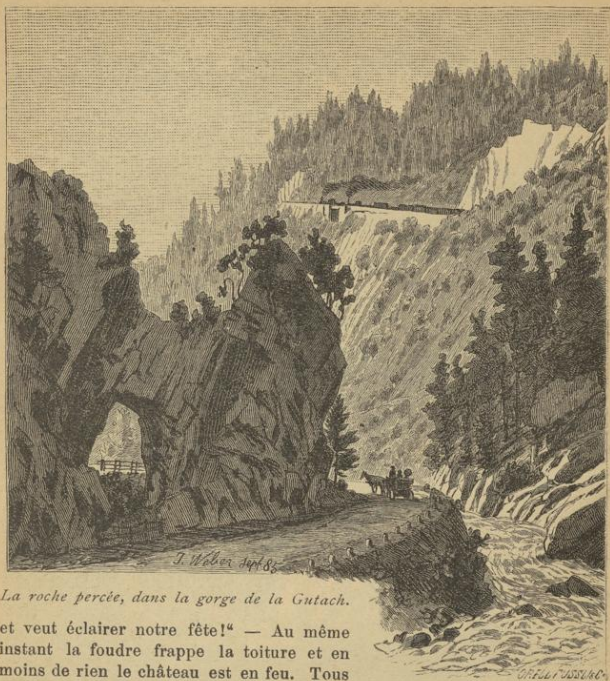
Un sentier très raide mène de *Steinbiss* à la ruine sourcil-
leuse de *Allhornberg* (ou *Hornbourg*), perchée comme une aire



Steinbiss et gorge de la Gutach.

au haut du rocher, et dont la légende attribue la destruction à un châtement du ciel sur ses arrogants habitants.

Une veille de Noël, à ce que dit l'histoire, il y avait danse au château. Le seigneur et ses hôtes, mettant de côté toute retenue, se livraient aux plus grandes extravagances, jusqu'à prendre, en guise de souliers de bal, des brioches taillées en sabots. Tout à coup, bien qu'on fût au milieu des frimas, un violent orage vint à éclater. Une pieuse servante de la maison, qui pendant la danse s'était modestement retirée à l'écurie, entra dans la salle et conjura les convives de cesser leur train et leur scandale, afin de ne pas provoquer la colère du Très-Haut dont la voix grondait dans le nuage. Le tonnerre roulait, les éclairs sillonnaient le ciel; d'une bouche sacrilège le seigneur s'écria: „Bravo! le ciel même nous fait de la musique



La roche percée, dans la gorge de la Gutach.

et veut éclairer notre fête!¹⁴ — Au même instant la foudre frappe la toiture et en moins de rien le château est en feu. Tous périrent, à l'exception de la pieuse servante. Mais, chose curieuse, la légende n'a pas accordé le repos à son âme; elle erre encore au milieu des rochers épars et dans les profonds ravins, attendant qu'un jeune homme vienne la délivrer par trois baisers. Pourquoi la tradition populaire, qui ne manque jamais de punir les méchants et de récompenser les bons, se montre-t-elle, dans ce cas, aussi inconséquente?

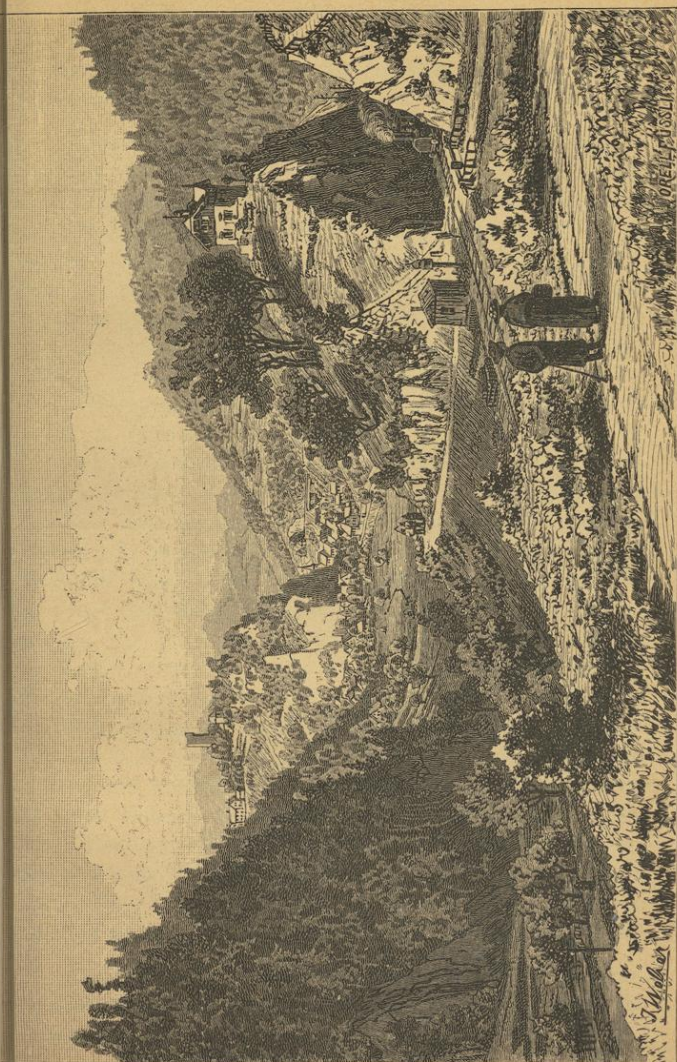
Mais laissons là sortilèges et revenants et reprenons notre voyage en plein jour et dans un présent moins tourmenté. Encore quatre tunnels séparés par de séduisantes échappées, ceux de *Loosbach*, de *Forellen*, de *Kaiser* et de *Grosshalde*, et nous voici à la station de **Triberg**.

Le nombre des touristes qui quittent le train, les dimensions des malles, les omnibus qui stationnent, les portiers

...pos à son
...es profonds
...ois baisers.
...mir les mé-
...ns ce cas,

...ons notre
...ourmenté.
...échappées,
...rosshaldé,

...les dimen-
...es portiers



Hornberg vu de l'est.

d'hôtel
atteint
à plant
séjour

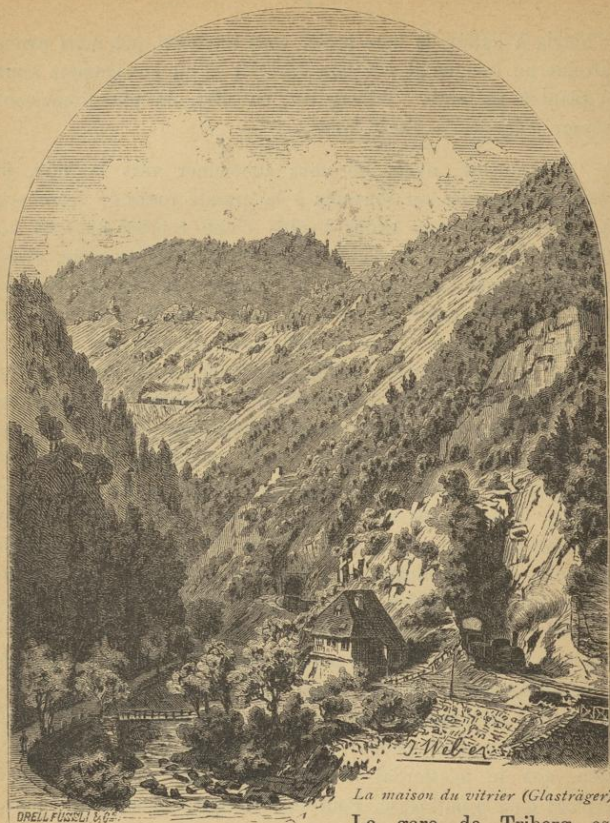
Ce
voudrais
à Trib
fond de
saurais
thal, ne
quelque
je n'ai
cessé y
faire un
route, l
pierreux
pentes,
du fouc
véhicule
fleurs q
la rivier
reposer,
alléchant
des enfer
de somb
bien, q
Triberg
ce vitrier
entre Ho
tournées
part aill
enfer, le

Con
la Forêt
Hornberg

d'hôtels à l'affût de leur proie, tout annonce que nous avons atteint un lieu où il fait bon s'arrêter et où le voyageur aime à planter sa tente. Triberg est, en effet, le plus important séjour d'été de la Forêt-Noire.

Cependant, avant de nous acheminer vers la ville, je voudrais accorder un souvenir à la grande route de Hornberg à Triberg que nous avons à plus d'une reprise aperçue au fond de la vallée. Je l'ai parcourue à pied, cette route, et ne saurais trouver bien approprié le nom de Val d'Enfer (Höllenthal, ne pas confondre avec la vallée de la Dreisam) que quelques guides du voyageur veulent lui donner; pas plus que je n'ai ressenti l'horreur et l'émotion qu'à les en croire on est censé y éprouver. Au contraire, il m'est rarement arrivé de faire une aussi jolie et agréable excursion. Une excellente route, la rapide Gutach qui bondit gaiement dans son lit pierreux, les rochers se détachant en rouge sur la verdure des pentes, le tictac des moulins et des scieries, les claquements du fouet qui annoncent aux contours l'approche de quelque véhicule, le gazouillement des oiseaux dans les branches, les fleurs qui tapissent les prairies gagnées ici et là sur le lit de la rivière, les auberges invitant doucement le voyageur à se reposer, une, entre autres, portant comme enseigne une truite alléchante, sont-ce là des choses qui fassent pressentir l'entrée des enfers et n'éveillent en nous que des pensers funèbres et de sombres appréhensions? Ce certain jour je m'y trouvai si bien, que je m'attardai le long du chemin et ne regagnai Triberg qu'à la nuit close. Peut-être partageait-il ces impressions, ce vitrier ambulante (Glasträger) qui s'est bâti une maisonnette entre Hornberg et Triberg où le ramenaient chaque jour ses tournées dans le pays. Il a dû s'y trouver mieux que nulle part ailleurs sous la voûte du ciel, et loin de lui paraître un enfer, le val de la Gutach était sans doute à ses yeux un paradis.

Conclusion: nous engageons vivement le touriste qui visite la Forêt-Noire à parcourir à pied la pittoresque vallée de Hornberg à Triberg.



La maison du vitrier (Glasträger).

La gare de Triberg est singulièrement située; on l'a construite sur un tertre de matériaux provenant des nombreux tunnels et tranchées pratiqués dans les environs. De l'autre côté de la ligne s'élève une paroi de rochers rougeâtres encadrée dans la verdure des gazons et des broussailles et couronnée par des sapins élancés. Le contraste est frappant entre le silence et la solitude des pentes environnantes et l'animation bruyante dont la gare de Triberg est périodiquement le théâtre à l'arrivée et au départ des trains.

Si le co
vous cor
bonne
Ma
de la g
le cour
premièr
A
l'autre
ancien
une sau
de la ro
importa
industrie
bordée d
la Place
divers
étalages
du pays
A
sans asil
hôtellerie
à se rep

ce serai
service,
doux, tel
recevra.
même u
représent
tribulation
est varié
de nomb

Si le cœur vous en dit, faites-y halte entre deux trains, et vous vous convaincrez que dans les buttes artificielles on creuse d'aussi bonnes caves que dans les rochers.

Maintenant, en route pour la ville. Peu après la sortie de la gare, nous entrons dans un étroit vallon et, remontant le cours de la Gutach, bientôt nous voyons apparaître les premières maisons de Triberg.

A l'écart, au pied d'une sévère paroi rocheuse, s'élève de l'autre côté de la rivière une jolie chapelle tout entourée d'un ancien cimetière dont les tombes sont peu à peu envahies par une sauvage végétation d'un effet très-pittoresque. A droite de la route, sur la rive de la Gutach, se succèdent des fabriques importantes et de simples ateliers annonçant une population industrielle. La ville est traversée par une rue légèrement montante, bordée de jolies habitations et qui va s'élargissant pour former la Place du marché. Les rez-de-chaussée sont occupés par divers magasins parmi lesquels nous remarquons surtout les étalages de coucous de la Forêt-Noire, la grande industrie du pays.

A Triberg le voyageur ne court pas le risque de se trouver sans asile; il n'a que l'embarras du choix, de toutes parts les hôtelleries aux enseignes les plus variées l'invitent à entrer et à se reposer. A ce joyeux buveur des contes de Hebel, lequel :

„Allait de village en village
Et s'enquérât sur son passage:
Qu'y trouve-t-on?
Ours ou Lion?“

ce serait ici le cas de répondre: „Tous les deux, à votre service, et même d'autres quadrupèdes d'un caractère plus doux, tels que: *le Bœuf, le Cheval, le Cerf; l'Aigle* aussi vous recevra. Le Soleil quitte pour vous le firmament et du ciel même un Ange est descendu!“ — Le royaume de Flore est représenté par le Lys, emblème de l'innocence; celui de la tribulation, la Croix, ne fait pas non plus défaut. Le choix est varié, on en conviendra; et encore n'avons-nous pas parlé de nombreuses auberges plus modestes qui s'abritent les unes

(Klatsinger).
Triberg est
tre de ma-
s pratiquées
e une paroi
s gazons et
s. Le con-
des pentes
de Triberg
t des trains

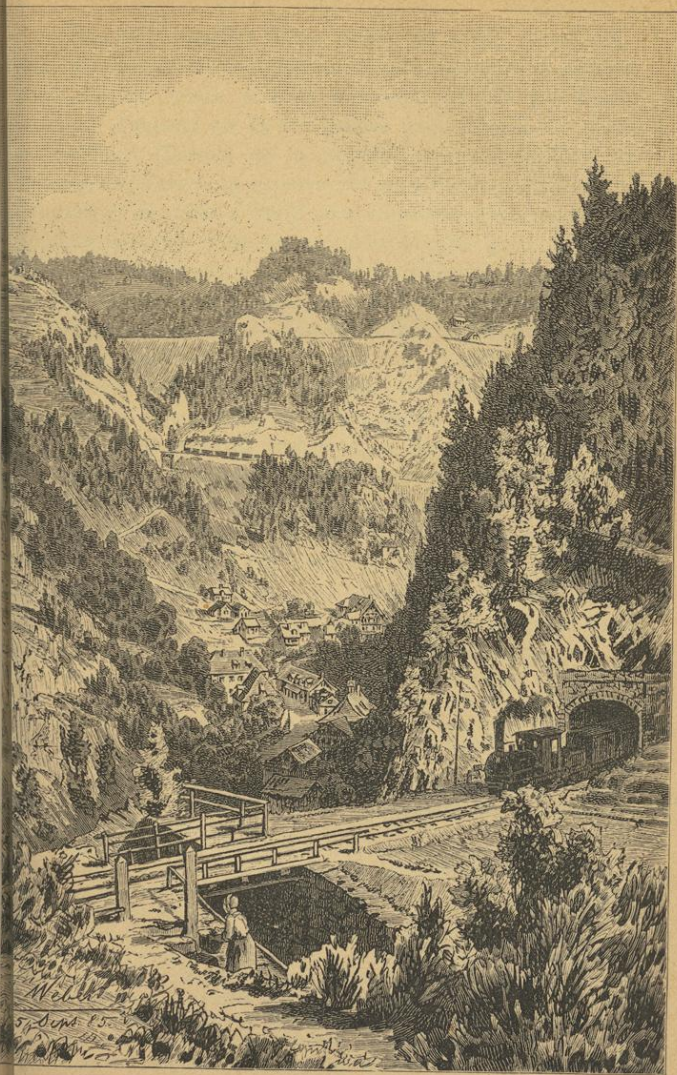


Station de Triberg.

sous le nom de leurs propriétaires, d'autres sous celui d'une disposition de l'âme, telle que la Gaité, l'Espérance, ou même d'une vertu civique, la Concorde, toutes promettant à l'humanité

altérée de quoi se restaurer.

A la Place du marché deux chemins s'offrent au touriste. L'un commence par être une simple rue, puis monte en dehors de la ville jusqu'à l'église paroissiale, appelée le Pèlerinage (Wallfahrt) et s'élève toujours plus haut dans la vallée latérale de Schonach jusqu'au village de Schönwald où l'on atteint une assez grande altitude. L'autre route passe devant le magnifique hôtel de la Forêt-Noire et conduit directement à la cascade qui est l'une des plus belles chutes d'eau de l'Allemagne.



Le chemin de fer entre Triberg et St. Georges.

Pr
chant pa
dont
chemin.
du Fall
Triberge
l'Indust
produits
l'industri
veulent
et l'on e
vallées,
un degr
concurr

D'én
témoigner
reculés,

De
l'entrée
celle de
hauteur,
Schonach

Cette
peut-être à
immédiat de
Comme qu
de s'établir

Les a
petit bou
vraiment ve

Sous a
hospitalière,
route, se p
piesses ach

L'églis
voto de cir
cas d'incen
autres cala
ment de l'é
qui s'échapp
dit la lèg

Prenons la première de ces routes ; au retour, en redescendant par la cascade, nous verrons de près les chutes successives dont elle est formée et nous rentrerons en ville par l'autre chemin. Toujours sur la rive gauche de la Gutach, ou plutôt du Fallbach (Torrent de la cascade) comme l'appellent les Tribergeois, s'élève un bâtiment de style rustique, la *Halle de l'Industrie* où l'on a établi une exposition permanente des produits fabriqués dans le pays, pour le plus grand profit de l'industrie elle-même, comme pour la commodité de ceux qui veulent apprendre à la connaître. Il vaut la peine d'y entrer, et l'on en ressort avec la conviction que les habitants de ces vallées, si pauvres en produits du sol, ont atteint dans l'industrie un degré de perfection qui leur permet d'entrer hardiment en concurrence avec les fabricants étrangers.

D'énormes blocs de rochers épars dans le lit de la rivière témoignent des profonds bouleversements qui ont, dans les âges reculés, creusé la vallée et pulvérisé le granit.

De l'autre côté de la Gutach, la route monte en longeant l'entrée de la vallée de la Schonach qui s'ouvre à gauche sur celle de la Gutach ; après avoir grimpé jusqu'à une certaine hauteur, nous pouvons plonger le regard dans le bassin où la Schonach se précipite en formant une jolie cascade.

Cette chute n'aurait pas manqué d'exciter l'admiration et d'inspirer peut-être à quelque poète des vers remplis d'enthousiasme, si le voisinage immédiat de celle de la Gutach ne lui faisait une désastreuse concurrence. Comme quoi l'on ne saurait assez prendre ses précautions quand il s'agit de s'établir quelque part !

Les actifs habitants de la contrée ont su mettre à profit le moindre petit bout de terre cultivable et ensemercer des champs jusque sur des pentes vraiment vertigineuses.

Nous atteignons le „Pèlerinage“ avec la cure, dans une situation peu hospitalière, sur le versant qui tourne le dos au soleil. A droite de la route, se pressent les petits étalages d'objets de dévotion où les âmes pieuses achètent des souvenirs de voyage.

L'église du Pèlerinage n'offre rien de remarquable, si ce n'est les ex-voto de cire, les nombreuses plaques votives rappelant des délivrances en cas d'incendies, de chevaux échappés, de chutes d'arbres, d'inondations et autres calamités. Du rocher que l'on a fait sauter pour gagner l'emplacement de l'église, à l'ombre de grands sapins, jaillissait autrefois une source qui s'échappe maintenant par le tuyau d'une fontaine. A la fin du XVIIe siècle, dit la légende, des soldats autrichiens campaient sur les hauteurs de

Schonach et descendait souvent dans la vallée. Le soir, lorsqu'ils remontaient le long de l'étroit sentier, ils croyaient ouïr dans le faite des arbres de pieuses mélodies. Evidemment le lieu était saint. A force de recherches, ils trouvèrent incrustée dans le tronc du plus haut sapin une image de la vierge en bois de tilleul sculpté, qu'un habitant de Triberg avait fixée là en reconnaissance d'une guérison miraculeuse de la lèpre attribuée à l'eau de la petite source. Les soldats ne doutant pas que les mystérieuses mélodies ne fussent les chants des anges qui rendaient hommage à la vierge, firent leurs dévotions devant l'image, la renfermèrent dans une boîte de plomb avec cette inscription: „Sancta Maria, patrona militum, ora pro nobis!“ et y joignirent un tronc pour les offrandes. Celles-ci furent bientôt assez considérables pour qu'on pût élever sur le lieu même une petite chapelle en bois. Les dons ne firent qu'accroître et en 1696 on entreprit la construction d'une église en pierre. La première pierre en fut posée par le capitaine de Kageneck, en souvenir des soldats qui les premiers avaient entendu la divine mélodie et qui avaient fait partie de son régiment. L'église, achevée en 1709, n'a cessé dès lors d'attirer de nombreux pèlerins.

Au dessus de l'église, la route se bifurque dans la direction de Schönwald et monte par la forêt jusqu'au haut plateau d'où la Gutach, en sept chutes successives, bondit jusque dans la vallée de Triberg. A un contour faisant saillie au bord du rocher, le regard plonge sur la petite ville si bien blottie au pied du mont qui l'abrite.

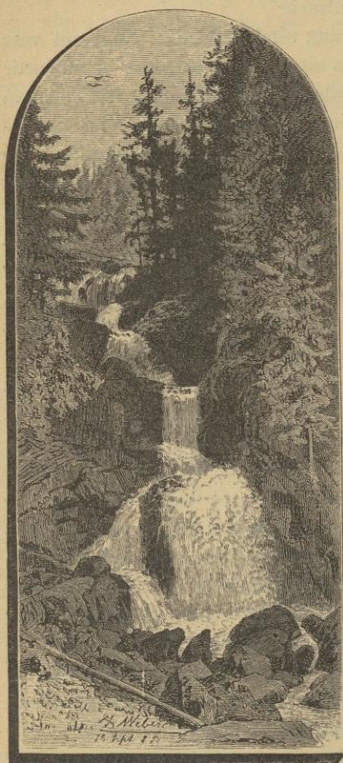
C'est le 18 Octobre. Quel rapprochement se fait à cette vue dans mon esprit! Il y a un an, à pareille date, je me trouvais de l'autre côté des Alpes, sur une autre saillie de rochers surplombant la petite ville de Locarno et l'entrée du val de la Verzasca. Alors tout verdissait, tout fleurissait encore autour de moi; à mes pieds étincelait un lac d'azur; les châtaigniers au vigoureux branchage se doraient à la clarté du matin; le gai carillon de tous les blancs clochers semés au flanc de la montagne m'arrivait porté par la brise du midi, tandis que le fracas de la Verzasca bondissant au fond d'une gorge voisine, faisait à ces mélodies une basse continue pleine d'une sauvage majesté Aujourd'hui, les feuilles sans sève des buissons ont revêtu toutes les nuances de l'arrière-saison; une mer de brouillard remplit la vallée et se dissipe lentement au soleil d'automne; la sombre ramure des sapins revêt les monts d'une austère verdure; le vent du nord, vif et frais, passant

sur les cimes, apporte les sons graves et pleins de la cloche de la Wallfahrt, auxquels se joint le grondement continu de la Gutach qui se précipite vers la vallée. Ah! quels rapprochements! et pourtant quel contraste!

Ne nous attardons pas aux réminiscences. En avant vers la hauteur! En peu de temps nous l'avons atteinte, et au sortir de la forêt s'étale à nos regards le riant district du haut plateau de Schönwald, avec ses prairies parsemées de huttes et de meules de foin, et les coquettes habitations longeant la grande route bien entretenue. Quel dommage de ne pouvoir, faute de temps, pousser jusqu'à Schönwald et Furtwangen, jusqu'à Waldau et Lenzkirch, pénétrer dans les petits vallons reculés, patrie des chorloges et des orchestrons, qui envoient les produits de leur industrie dans toutes les capitales et jusqu'au-delà de l'Océan. Après une halte restaurante à la belle auberge construite droit au-dessus de la chute, je me remets en route pour regagner Triberg par l'abrupt sentier qui longe sous bois le torrent bondissant. Après avoir serpenté à travers les prairies, la Gutach arrive brusquement au bord du précipice. Comme éperdue, elle disparaît d'abord parmi les débris de rochers pour prendre ensuite son élan vers l'abîme. En sept chutes hardies elle bondit à 162 mètres de profondeur dans la vallée, où je la suis d'un pas plus modéré par un des plus jolis sentiers du monde. Me demandera-t-on une description de la cascade? Analyser une chute d'eau, saisir l'élément mobile par excellence, fixer par la parole ce qui change sans cesse, fuit, se divise, se pulvérise, se cache puis reparait, ce qui engloutit et se voit engloutir à son tour, c'est une entreprise à laquelle il vaut mieux renoncer. Le tableau est insaisissable; comment pourrait-on le reproduire? Que le voyageur vienne constater de ses propres yeux et admirer! En attendant, il se contentera des quelques données fournies ci-dessus. Faisons remarquer toutefois une des particularités de la cascade de Triberg: son lit entièrement formé de débris de rochers. Les blocs de dimension colossale alternent avec des pierres et des cailloux de tous genres; tel bloc en apporte un plus grand, tel autre repose sur plusieurs à la fois;

Le chemin de fer de la Forêt-Noire.

ici et là, on en voit un isolé tantôt au milieu du lit, tantôt à l'extrême bord d'un banc de rochers; quelques-uns même portent des arbres et des broussailles ou servent de point d'appui à



Chutes de la Gutach.

une tremblante passerelle; vers les bords on en voit d'autres saisis et comme retenus par les puissantes racines des sapins. Le roc semble prendre à tâche de briser et interrompre de mille manières la marche unie de l'élément liquide, qui, se voyant divisé et subdivisé à l'infini, écume, bouillonne et ne parvient qu'à de rares endroits à tomber en belle nappe compacte.

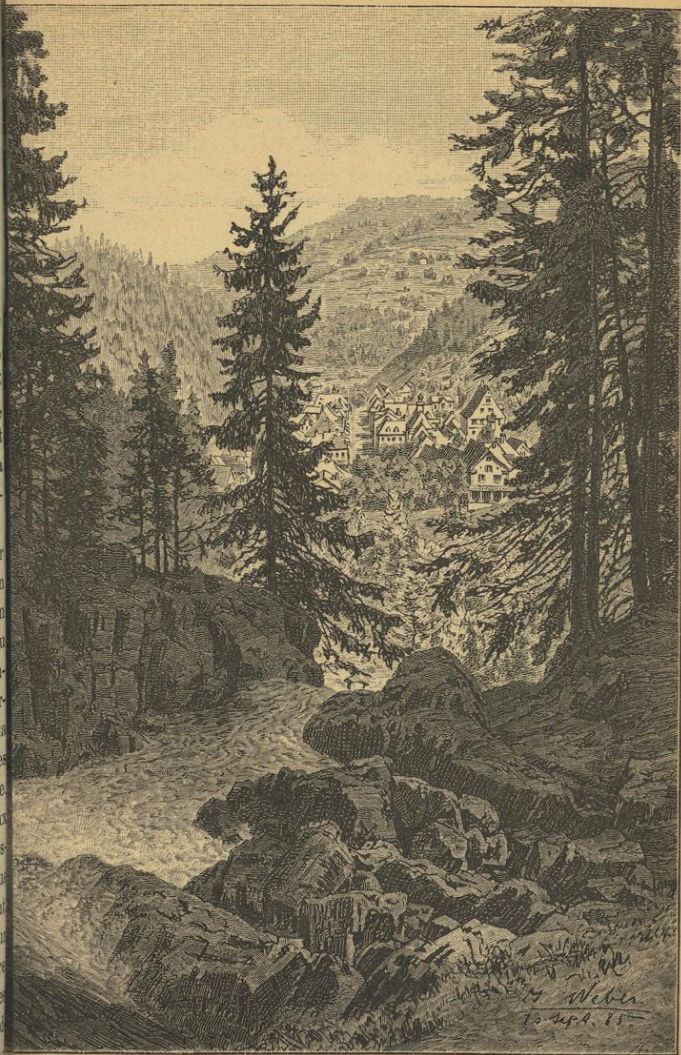
On ne peut que louer la façon ingénieuse dont on a pourvu à ce qu'aucun des détails n'échappe au visiteur: petits ponts franchissant les chutes, éclaircies ménagées dans la forêt, plates-formes taillées sur les rochers en saillie pavillons et bancs aux endroits les plus pittoresques, rien n'y manque vraiment. Sur aucun point

il est vrai, la nature du terrain ne permet d'embrasser d'un coup d'œil les sept chutes successives, mais loin d'y perdre elles n'en paraissent au contraire que plus étendues et plus variées.

Nous voici arrivés en bas. Après la sombre forêt de sapins et le fracas de la cascade, nos yeux s'arrêtent avec

lit, tantôt à
ême portent
d'appui à
passerelle;
on en voit
t comme
s puissantes
pins. Le roc
à tâche de
rompre de
la marche
ment liquide,
nt divisé et
fnoi, écume,
ne parvient
endroits à
e nappe com-

ent que louer
ieuse dont on
ce qu'aucun
n'échappe au
ts ponts fran-
butes, éclair-
es dans la
formes taillées
ers en saillie,
bancs aux
plus pittores-
n'y manque
ur aucun point
embrasser d'un
in d'y perdre
et plus variées
mbre forêt de
s'arrêtent av-



Triberg vu de la chute.

plaisir
canaux
Triberg
notre
de la
Tri
s'étend
bassins
dire un
Si
de la fé
serfs et
main. S
d'une r
autres,
après av
berg, ils
sirent en
autrichie
pour laq
maîtres
et si le
quelque
aux cor
Triberge
important
écouleme
parcourir
de conso
compter

A pr
d
allons g
bassin d
entier.
bach en
plateau
la ligne

plaisir sur la fraîche verdure des prairies que sillonnent des canaux d'irrigation. En peu d'instant nous avons regagné Triberg; mais avant de nous rendre à la gare pour reprendre notre voyage, jetons encore un rapide coup d'œil sur le passé de la petite localité.

Triberg était autrefois le chef-lieu de la seigneurie du même nom qui s'étend de Niederwasser à Furtwangen et Gutenbach et comprend les bassins supérieurs de la Breg, de la Brisach et de la Gutach, c'est-à-dire un des plus âpres districts de la Forêt-Noire.

Si jamais une contrée a senti peser lourdement sur elle les charges de la féodalité, c'est bien la baronnie de Triberg. Ses habitants étaient serfs et leur sol, plus que tout autre, fut destiné à passer de main en main. Spoliés et torturés par les baillis, les Tribergeois eurent à plus d'une reprise recours aux armes pour secouer le joug; en 1525, entre autres, l'année des grandes jaqueries dans toute l'Allemagne. En 1642, après avoir supporté longtemps les exactions de Fabri, bailli des Fürstenberg, ils montèrent à l'assaut du château le lendemain de Noël et le réduisirent en cendres. Après quoi ils demandèrent à rentrer sous la domination autrichienne, s'offrant à payer eux-mêmes trois mille florins sur la somme pour laquelle ils avaient été mis en gage! Le retour à leurs premiers maîtres ne marqua point toutefois le commencement d'une ère de prospérité, et si le tressage de la paille et la fabrication des horloges n'avaient amené quelque argent dans le pays, à peine auraient-ils pu suffire aux dîmes et aux corvées. Mais grâce à l'activité, au zèle et à l'esprit entreprenant des Tribergeois, la fabrication des horloges acquit rapidement une grande importance et devint une véritable industrie. Infatigables à chercher un écoulement à leurs produits, un grand nombre d'entre eux se mirent à parcourir tous les pays de l'Europe, portant sur le dos leur chargement de coucous. Ils se risquèrent même jusqu'en Russie et en Turquie et purent compter le czar et le Grand Seigneur au nombre de leurs clients.

Triberg-Villingen.

Après notre intéressante excursion à Triberg et aux chutes de la Gutach, remontons dans le train avec lequel nous allons gravir le rempart de montagnes qui nous sépare du bassin du Danube; ce trajet est le plus pittoresque du parcours entier. Une magnifique route remonte la jolie vallée de Nussbach en côtoyant le versant soleillé de la montagne jusqu'au plateau de Sommerau. Mais cet étroit vallon n'offrant pas à la ligne assez d'espace pour le déploiement des courbes, il a



En amont de Triberg.

fallu d'abord lui faire suivre le côté droit du val de la Gutach, pénétrer ensuite dans le vallon écarté de Gremmelsbach pour rentrer dans la vallée de Nussbach bien au-dessus de la chaussée et atteindre ainsi insensiblement le point de partage des eaux. La direction de la ligne a eu l'heureuse idée d'ajouter à chaque train, en été, un wagon construit de manière à ménager au touriste la vue complète des gigantesques travaux exécutés dans cette région.

Inst
 débouché
 de Tri
 bach et
 820 m),
 on jouit
 montant
 coup d'es
 de Guma
 Hornberg
 Les trois
 succèdent
 peu à pe
 amène da
 rocailloux
 d'arbres,
 mais le
 entourée
 même du
 habitants
 que le m
 dans les
 tympan de
 dessus de
 nuit en s
 l'écart du
 haletant!
 L'emp
 de ses su
 clocher de
 paysans e
 église tout
 A pei
 pour redi
 terre. Nou
 de la ligne

Installé dans un de ces commodés wagons, je jette, au débouché de la vallée, un regard d'adieu à la jolie bourgade de Triberg. Immédiatement après, on franchit le val de Nussbach et l'on pénètre dans le *tunnel à courbe de Triberg* (longueur 820 m), percé à travers un granit à gros grain. A la sortie, on jouit d'une jolie vue sur le val de la Gutach et sur la ligne montant de Hornberg au versant gauche de la vallée. Mais le coup d'œil en aval est plus grandiose encore à l'issue du *tunnel de Gumans* d'où le regard s'étend au-delà des montagnes de Hornberg sur les croupes successives de nombreux chaînons. Les trois petits tunnels de *Seelenwald* (40, 64 et 195 m) se succèdent à de courts intervalles. Le val de la Gutach disparaît peu à peu à nos yeux et la courbe que nous décrivons nous amène dans le vallon de Gremmelsbach. Le versant droit, tout rocailleux et crevassé, égayé seulement ça et là par un groupe d'arbres, a l'aspect sauvage des hautes régions montagneuses; mais le petit village de **Gremmelsbach** avec sa jolie église entourée de quelques maisons de belle apparence, est l'image même du repos idyllique au sein d'une calme rusticité. Les habitants du lieu, à l'oreille desquels ne parvenaient autrefois que le murmure de leur ruisseau et le bruissement du vent dans les sapins, ont maintenant plusieurs fois par jour le tympan déchiré par le bruyant passage d'un train bien au-dessus de leur tête, sans compter ceux qui les réveillent la nuit en sursaut. O modernité inquiète! le vallon le plus à l'écart du monde n'est plus même à l'abri de ton tapage haletant!

L'empereur Joseph II, toujours soucieux des intérêts de ses sujets, érigea ce hameau, jusqu'alors dépendant du clocher de Nussbach, en paroisse indépendante, et les douze paysans et huit demi-paysans de Gremmelsbach eurent une église toute pour eux.

A peine jouissons-nous quelques secondes de ce joli tableau, pour disparaître presque aussitôt dans les entrailles de la terre. Nous voici dans le second en longueur de tous les tunnels de la ligne (911,50 m), celui qui porte le nom du hameau que

reuse idée
nstruit de
grandiose

nous venons d'apercevoir. Il traverse la montagne qui sépare le val de Nussbach de celui de Gremmelsbach. C'est le moment de changer de côté et de prendre un siège à droite du wagon d'où nous apercevons plus bas plusieurs tronçons de la route déjà parcourue; à peine nous y reconnaitrions-nous sans une bonne carte ou les explications d'un ingénieur complaisant. Au-dessus du village de Nussbach s'ouvre une nouvelle série de tunnels nommés d'après les localités de: Gaisbach (48 m), Hohnen (323 m), Grundwaldbach (373 m), Krähenloch (216 m), Sommerberg (48 m), Farrenhalde



O. Weller
O'RELL FUSSELL & CO.

Gremmelsbach.

(308 m),
(60 m),
Tannenb
(88 m).
succédent
et les rap
quelles n
dans la o
ligne de l
prairies s
métairies
des fragm
montagne
ces scène
présente
avec la p
fond de l
nouveaux



Nussbach.

(308 m), Steinbiss
 (60 m), Tannenwald (162 m),
 Tannenbühl (20 m), Schieferhalde
 (88 m). Toutes ces galeries se
 succèdent à de courts intervalles
 et les rapides échappées par les-
 quelles nous plongeons le regard

dans la délicieuse vallée de Nussbach sont peut-être ce que la
 ligne de la Forêt-Noire présente de plus beau. Partout les grasses
 prairies sillonnées de canaux scintillant au soleil, de jolies
 métairies au penchant des collines, sur les saillies rocheuses
 des fragments de forêts, des sentiers en zig-zag gravissant la
 montagne. Les yeux charmés se reposent avec délice sur
 ces scènes de paix. Un des plus jolis tableaux est celui que
 présente droit au-dessous de nous le cimetière de Nussbach
 avec la petite église se détachant en clair sur la verdure du
 fond de la vallée. Mais à peine entrevu, à peine disparu; de
 nouveaux tunnels nous arrachent brusquement et découpent en

petits fragments l'idylle de la vallée de Nussbach. — Ces trop courts aperçus ne te tentent-ils pas, ô voyageur? Ne te font-ils pas désirer de contempler à ton aise le tableau dans son entier? Pars donc un beau matin de Triberg, le bâton à la main, et viens-t'en pédestrement le long de la belle route bien entretenue qui relie Nussbach à Sommerau et à St-Georges; je te défie de faire une promenade matinale plus belle, plus rafraîchissante, plus reposante pour le cœur et pour les yeux.

Encore un tunnel, le plus long de tous (1697 *m*), et nous atteignons la station de **Sommerau**, le point culminant de tout le parcours (832 *m* au-dessus de la mer). La grande route ne s'en tire pas aussi aisément que la voie ferrée; à l'endroit où celle-ci s'engage dans les profondeurs de la montagne, celle-là recommence à gravir en haletant les dernières pentes jusqu'à l'auberge „zum Rössle“, bâtie si exactement au point de partage des eaux, qu'une de ses gouttières s'épanche vers le Danube et l'autre dans le bassin du Rhin.

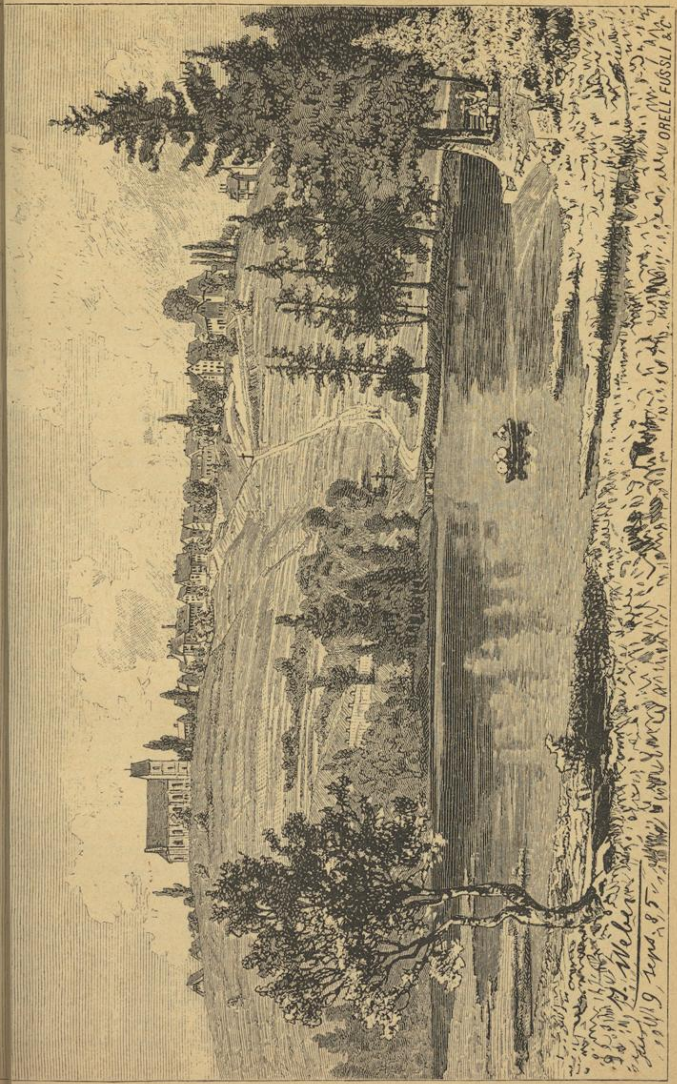
Le haut plateau de Sommerau (prairie d'été) a, en dépit de son nom, un aspect tout hivernal. Pas d'arbres dans les pâturages; buissons et feuillages ont disparu. On devine aux toits couverts de bardeaux des maisons, aux teintes grises de leurs cloisons de planches, qu'elles ont bravé bien des torrents de pluie et des ouragans de neige et qu'elles ne sèchent que fort lentement; les avant-toits descendent plus bas encore que dans la vallée de la Gutach.

La voie ferrée nous amène bientôt par une faible pente à un charmant petit lac que dominant sur une large croupe l'église et le bourg bien bâti de **St-Georges**, connu au loin par les produits de sa florissante industrie. Trompé par un nom aussi bon catholique, l'étranger a peine à croire que cette grande église sert au culte évangélique et que nous sommes ici, comme plus bas à Hornberg, sur sol protestant et autrefois wurtembergeois. Ce nom toutefois remonte à un lointain passé, à l'époque où sur l'emplacement de la vieille église actuelle s'élevait l'abbaye des bénédictins de St-Georges qui civilisa toute cette sauvage contrée et plus tard y exerça un pouvoir

Ces trop
te font-
ans son
ton à la
ute bien
Georges;
le, plus
es yeux.
et nous
de tout
route ne
droit où
celle-là
jusqu'à
partage
Danube

en dépit
dans les
vine aux
grises de
s torrents
hent que
eore que

te pente à
pe l'église
n par les
nom aussi
ce grande
ei, comme
wurtem-
passé, à
e actuelle
ni civilisa
n pouvoir



St. Georges.

temporel
où les p
de corné
train de
du petit

Deux
éphémères
lac de Co
C'était en
niser le né
austère qui
silloné de
disciple R
ailleurs la
avoisinante
manie", a
et assez so
22 avril 10
au sommet
les arbres
des bénédict
église les
1088. Plus
sessions se
Puis la ma
qui avait été
ensuite, pr
prépondérat
tectorat en
ayant résisté
abbaye fut
ville à laqu
vices. Mais
Bade, le cle
cédé à la té
intéressants ép
à l'époque d

A part
servé de l'an
encore au b
sans doute
fois qu'à St-
nommée Sus
de la montag
char auquel
on tira, en p
et bœufs, to

temporel très étendu. Que de scènes diverses depuis le jour où les pieux moines de St-Benoît portèrent le premier coup de cognée aux arbres de l'immense forêt, jusqu'à celui où un train de chemin de fer passe avec un sifflement aigu le long du petit lac qui servit de vivier au cloître disparu!

Deux chevaliers souabes, Hezilo et Hesso, voulant dire adieu aux éphémères gloires d'ici-bas, fondèrent à cet effet à Walda, non loin du lac de Constance, une pieuse retraite à l'honneur du chevalier St-George. C'était en janvier 1083. Ils prièrent Guillaume, abbé de Hirschau, d'organiser le nouveau cloître selon la règle de St-Benoît. Guillaume, moine austère qui haïssait le monde et son train, ne trouva pas l'Eritgau, tout sillonné de routes fréquentées, convenable à la retraite, et il envoya son disciple Rupert à Rome pour obtenir du pape l'autorisation de transporter ailleurs la pieuse fondation. Après avoir exploré les plus rudes contrées avoisinantes, il découvrit enfin une colline large et élevée „in vertex Almaniae“, au point culminant de l'Alémanie, et trouva le site assez sauvage et assez solitaire pour que les bruits du monde n'y pussent parvenir. Le 22 avril 1084, les futurs moines arrivèrent en véritables „pauperes Christi“ au sommet de la colline couverte de forêts dont Guillaume avait fait choix; les arbres furent abattus et bientôt s'élevèrent la chapelle et les cellules des bénédictins. Hezilo, l'année suivante, fit transférer dans la nouvelle église les ossements de onze de ses ancêtres et y fut déposé lui-même en 1086. Plus tard le couvent prit de l'importance et acquit de vastes possessions sous son prieur Theoger qui devint évêque de Metz en 1118. Puis la maison de Wurtemberg ayant fait l'acquisition du droit d'impôt qui avait été l'apanage des Zähringen d'abord, des comtes de Falkenstein ensuite, prit sur les destinées de l'abbaye de St-George une influence prépondérante. A l'époque de la Réformation elle érigea même son protectorat en souveraineté absolue et voulut réformer le cloître. Les moines ayant résisté, ils furent chassés et s'établirent à Villingen où une nouvelle abbaye fut construite. Elle partagea dès lors les destinées de la petite ville à laquelle l'excellente école des bénédictins rendit d'importants services. Mais en 1806, Villingen ayant été incorporé au grand-duché de Bade, le cloître fut définitivement aboli. Quarante-six abbés se sont succédés à la tête de la confrérie, et, si l'espace ne nous manquait, que d'intéressants épisodes ne pourrions-nous pas détacher de son histoire, surtout l'époque des grandes luttes confessionnelles!

A part quelques débris insignifiants, la colline de St-George n'a conservé de l'ancien cloître que le nom. Cependant le vivier qui se trouve encore au bas de la colline a donné lieu à la tradition suivante, émanée sans doute du cerveau de quelqu'un des bénédictins chassés. La première fois qu'à St-George on sonna pour le préche luthérien, la vieille cloche, nommée Susanne, tomba du haut du clocher et roula très bas sur la pente de la montagne. On la hissa, pour la ramener au village, sur un grand char auquel furent attelés dix bœufs: impossible d'ébranler le chariot! On tira, on poussa, ce fut en vain; et à la fin du compte, véhicule, cloche et bœufs, tout roula péle-mêle dans le vivier et disparut sans qu'on en



Costumes de la Forêt-Noire.



Cueillette des myrtilles.

ait jamais revu aucune trace. Mais à l'époque des grandes fêtes, la surface de l'eau se ride même quand l'air est absolument calme, et ceux qui ont l'oreille fine distinguent très bien au fond de l'étang le mugissement des bœufs, les claquements du fouet et les sons de la cloche perdue.

Trêve à la sorcellerie, revenons à la réalité. St-George est une active bourgade et occupe un des premiers rangs parmi les centres industriels de la Forêt Noire. A côté de l'industrie principale qui est la fabrication des horloges et des outils d'horlogerie, on y trouve des fabriques de cadrans enroulés, d'écrins, de chapeaux de paille, etc., qui donnent lieu à un important mouvement d'échange et d'exportation. Un bâtiment en forme de chalet construit sur la pente de la colline et abritant une petite exposition des produits de St-George, est la meilleure preuve du zèle industriel de cette florissante bourgade.

Profitons de notre position élevée, si ce n'est sur „le crâne de l'Alémanie“, en tous cas à l'un des points culminants du pays, pour jeter un rapide coup d'œil sur toute la contrée et en esquisser à grands traits la physionomie et celle de ses habitants.

La Forêt-Noire! Quelles images ce nom n'évoque-t-il pas! moins chez nous autres Suisses accoutumés à la sombre verdure de nos forêts de sapins, que dans l'esprit des méridionaux pour lesquels il prend une signification mystérieuse. Ils doivent se représenter cette *Foresta nera* comme un fourré inextricable recelant mille dangers, un pays de terreurs s'il en

fut. Aussi quel contraste avec l'impression qu'en rapporte le voyageur! Des riantes vallées avec de beaux villages et de coquets hameaux; partout les riches métairies le long des routes admirablement entretenues; des cours d'eau limpides alimentant les usines et les moulins, et en tous lieux d'actifs habitants qui reçoivent les étrangers avec bienveillance. Quant aux forêts de sapins qui ont valu son nom à ce petit pays montagneux, elles répandent en été la plus délicieuse fraîcheur, ne recèlent que des fruits sauvages exquis, et en hiver réjouissent les yeux par leur éclatante parure de neige ou de givre. Venez donc, habitants des molles plaines méridionales, et vous ne manquerez pas de subir le charme particulier de la Foresta Nera!

Aucuns prétendent qu'un sang celtique coule dans les veines des habitants de la Forêt-Noire, lesquels diffèrent essentiellement, par toute leur complexion comme par leurs goûts industriels, de leurs blonds voisins souabes. Il se peut, en effet, qu'au temps de l'invasion des Allamans, des tribus celtiques aient trouvé un refuge dans l'épaisseur de ces forêts; mais le mélange de sang allemand dès l'origine n'a laissé subsister que quelques vestiges du tempérament gaulois. Le fait que les populations de la Forêt Noire ont eu recours, plus que ceux de la fertile Souabe, à l'industrie et au commerce pour suppléer aux ressources insuffisantes de leur âpre région, a sa raison d'être dans la nature des choses et n'implique pas nécessairement une différence de races.

Dès le début, l'habitant de la Forêt-Noire a tiré parti des matériaux que la nature mettait en abondance à sa portée, c'est-à-dire du bois de sapin. Il y eut toute de suite des bûcherons, des tailleurs de bardeaux, des scieurs, des fabricants de planches et de liteaux, des tonneliers, des tourneurs et des sculpteurs sur bois. Les plus ingénieux améliorèrent les outils, cherchèrent à faire une horloge avec quelques rouages; elles furent d'abord bien primitives, avec leurs grands cadrans en papier. Le fabricant se mit à parcourir la montagne avec ses produits; bientôt il se risqua de l'autre côté du Rhin, en Suisse, en Alsace; dans des milliers de fermes „l'horloge de la Forêt-Noire“ fut suspendue dans la grand' salle à côté de la porte ou dans l'angle du fourneau, et son gai tic-tac devint si nécessaire au paysan, qu'il ne sut plus dès lors comment s'en passer.

Les premières familles qui s'occupèrent de la fabrication des horloges furent celles des *Kreuz* à la verrerie de St-Pierre, et des *Dilger* à Furtwangen, et cela dès le milieu du XVII^e siècle. A la même époque commença la fabrication du verre, et bientôt le marchand d'horloges et le vitrier de la Forêt-Noire représentèrent les types les plus connus parmi la gent porte-balle. Comme la vente marchait bien, de nombreuses mains se mirent à l'œuvre, de nombreux cerveaux ruminèrent le mécanisme, et les produits s'améliorèrent d'autant. On inventa les musiques, les oiseaux, les fanfares, les figures automatiques, et les rouages essentiels furent à leur tour perfectionnés. Les horlogers s'enquirent du goût régnant dans les pays étrangers; la simple boîte des premières horloges devint un élégant petit chalet, le grossier cadran en papier peint fit place à la jolie plaque émaillée. Enfin l'horlogerie de la Forêt-Noire devint une industrie connue dans le monde entier, surtout lorsque le gouvernement badois, toujours soucieux des intérêts locaux, lui eut donné une puissante

impulsion par la création d'écoles d'horlogerie, d'écoles et de musées industriels. Les principales maisons de la Forêt-Noire ont des succursales dans tous les grands centres du vieux et du nouveau Monde, et l'horlogerie la Forêt-Noire dit l'heure qu'il est aux nations les plus éloignées. Environ 18,000 personnes sont occupées à cette fabrication; et tandis qu'en 1797 le nombre des pièces fabriquées s'élevait à 75,000, il se monte actuellement à trois ou quatre millions.

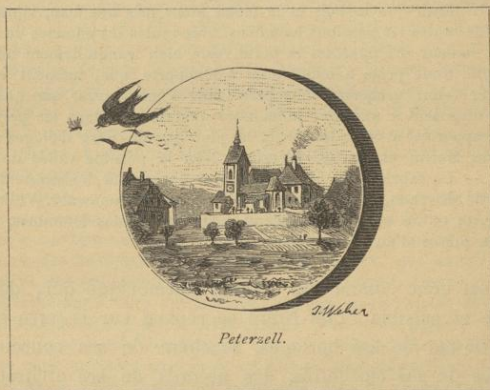
Les coucous et les horloges à fanfare ont conduit à une branche secondaire de l'industrie horlogère qui gagne de jour en jour en importance: la fabrication des orchestrions. Ces boîtes à musique automatiques présentent aujourd'hui des orchestres complets au répertoire des plus variés, exécutant les morceaux les plus compliqués avec les nuances, l'expression, une perfection, en un mot, qui finit par vous mettre mal à l'aise. On dirait que le bois et le métal aient pris une âme, vibrant sous l'empire de toutes les passions humaines, avec toutes les gammes de l'amour et de la douleur. Et pourtant la boîte reste bien tranquillement adossée à sa muraille, toute prête à fonctionner à n'importe quel moment et pour le premier venu; orchestre bien plus facile à manœuvrer que quatre artistes se disposant à exécuter le moindre quatuor. — Dans les perfectionnements apportés à cette industrie, la plus grande part d'éloges revient à nos frères Martin et Charles Blessing, dans la paisible vallée de Untertannach. — La fabrication des orchestrions est surtout florissante dans les localités de Kirnach, Furtwangen, Föhrenbach, Schenwald, Villingen et Sigmaringen, et on les expédie jusqu'aux contrées les plus lointaines, surtout aux lieux privés d'un véritable orchestre.

C'est donc comme un concert harmonique qui, de cette paisible et pittoresque Forêt-Noire se répand sur la terre entière par le tic-tac de ses horloges, le chant de ses coucous, les sonneries de ses clochettes, les accords de ses orchestrions; qui, invitant à la danse, là chantant la fuite du temps, partout, depuis les solitaires demeures seigneuriales de Russie jusqu'aux lointaines factoreries de l'Amérique du Nord, apportant la gaieté et une innocente distraction.

Et maintenant, inspection faite à la ronde, quittons St-George pour arriver en peu d'instant à la station de **Peterzell-Königsfeld**. Qu'elle est jolie la petite église de Peterzell avec son abside gothique et les maisons qui l'entourent! Les historiens assurent qu'elle fut bâtie au temps de Charlemagne par les moines de Reichenau. Après avoir passé sous la domination wurtembergeoise, Peterzell, comme St-George et quelques autres localités voisines, appartient à l'Eglise évan-

gélique et n'a plus de catholique que le nom (Peterzell, cellule de Pierre).

Il vaut la peine de nous détourner ici de notre chemin pour faire une excursion à **Königsfeld**, la petite colonie morave située à l'écart, à moins d'une lieue de Peterzell. Nous arrivons au paisible village par une magnifique forêt dont le silence bienfaisant dispose l'âme au calme et à la méditation. Au milieu du village s'élève le vaste bâtiment de la „Salle de prières“ que surmonte un petit clocher. Les maisons, dis-



posées avec ordre d'après un plan fixé d'avance, se distinguent par leur aspect agréable et leur exquise propreté. A la croisée des routes de Villingen et de Königsfeld se trouve „l'Auberge de la communauté des Frères“ (Gasthaus zur Brüdergemeinde) qui est tenue, en effet, par la communauté dont l'hôtelier n'est que l'intendant. On n'y tolère aucune orgie, pas plus que les jurons ou les plaisanteries mal séantes. Les pauvres de toute nationalité et de toute religion y sont traités gratis, à condition qu'ils s'acquittent par quelques heures de travail aux champs ou dans la maison. En été l'auberge est très fréquentée par les visiteurs du dehors, surtout ceux qu'attirent soit le calme des champs et le voisinage des magni-



Königsfeld.

riques forêts, soit le genre de vie paisible et recueilli des frères moraves, leur culte et leurs exercices religieux.

Les deux maisons d'éducation pour garçons et pour jeunes filles sont parfaitement bien installés dans de vastes bâtiments. Nous rencontrons à l'entrée du village le défilé des jeunes garçons, drapeaux en tête, se rendant au son du tambour à leurs exercices militaires; rien sur les fraîches figures de toute cette gaie jeunesse ne trahit l'ascétisme ou la bigoterie. Sur leur passage bien des têtes se tournent dans le jardin du pensionnat des filles, et nous faisons la réflexion que l'humeur guerrière, l'ardeur juvénile et la curiosité qui fait le fond de la nature humaine, se retrouvent partout, jusqu'au sein des plus pieuses communautés.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la propreté des maisons, la cordialité des habitants, leur caractère posé font au visiteur la plus favorable impression. Et lorsqu'il apprend que jamais il n'y a de procès dans la colonie, que les différends y sont inconnus, que dans les procès-verbaux de tous les tribunaux on chercherait vainement un nom de Königsfeld, il s'incline avec respect et sympathie devant l'humble communauté des Frères moraves.

Le cimetière est situé en dehors du village et pour ainsi dire dans la forêt. Les plus beaux arbres ombragent les tombes recouvertes d'une dalle et garnies de fleurs. Elles sont toutes pareilles et ne portent pas d'autre inscription que le nom et le lieu d'origine de celui qui dort sous la pierre. Les noms qui reviennent le plus fréquemment sont ceux de l'Alsace, du Wurtemberg et de la Suisse allemande. Une légère palissade entoure ce champ du repos; de simples colonnes de bois en forment les deux portails que surmontent des inscriptions bibliques et qui restent toujours ouverts; le chemin passe entre les tombes et conduit dans la forêt sillonnée de charmants sentiers. On voit que pour les Frères le cimetière est un but de promenade favori, mais les réflexions qu'il leur inspire n'ont rien de commun avec le „Memento mori“ des Chartreux.

Au-dessous de la lisière du bois on nous montre une métairie, le *Wermeshof*, à laquelle appartenait autrefois toutes les terres actuellement en possession de la communauté morave. Son fondateur, le comte de

Zinzendorf, qui entretenait des relations nombreuses avec de pieux Wurtembergeois, avait déjà plus d'une fois jeté les yeux sur cette contrée. Il méditait même de transformer le cloître abandonné de St-George en un séminaire morave; mais la mort le surprit avant l'exécution de ses projets. Les moraves ne perdirent pas de vue la Forêt-Noire; en 1804 ils achetèrent au milieu des bois la métairie de Hørnleshof qui, faute d'une exploitation bien entendue, était tombée bien au-dessous de sa valeur; et bientôt ce lieu désert fut transformé en une florissante colonie avec des terres bien cultivées et de propres et salubres habitations. Le 2 mars 1810 on abattit le premier arbre destiné à la construction de la salle de culte, et le 20 juin on inaugura les travaux par une fête religieuse. La salle est de la plus grande simplicité; on ne saurait pousser plus loin le puritanisme. Même simplicité, même absence de cérémonies dans le culte; mais



Maison de paysans dans le val de la Brigach.

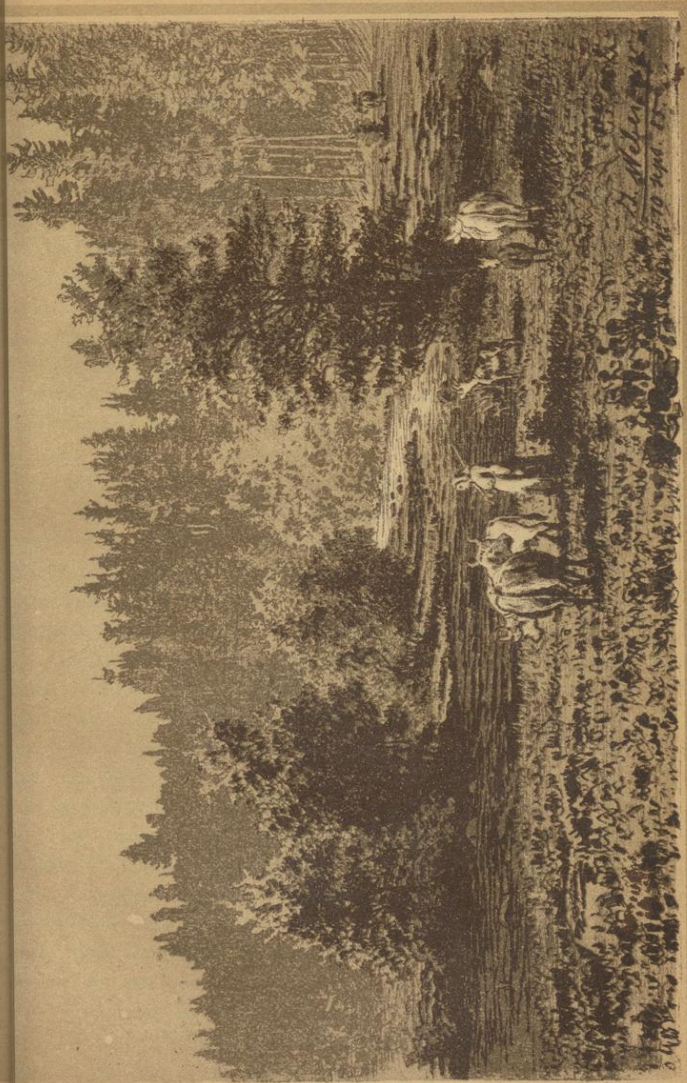
en revanche les frères et les sœurs entonnent leurs beaux chorals avec un entrain, une ferveur, que leur envieraient même les plus mondains.

Je m'en retourne donc assez satisfait de ma visite à Kœnigsfeld. Pourtant, me dis-je, tout en redescendant à travers bois vers Peterzell où je vais prendre le train qui me replongera dans le courant du monde, — lutter et travailler avec la masse, faire bravement sa part dans l'œuvre commune, n'est-ce pas une tâche aussi élevée que la paisible activité de ceux qui, par goût et par principe, se sont voués à la retraite? Mais loin de moi la pensée de critiquer leur genre de vie ou de leur refuser tout le respect dont ils sont dignes!

pleux Wur-
contrée. Il
orge en un
ses projets.
4 ils ache-
faute d'une
valeur; et
avec des
2 mars 1810
de de culte,
e. La salle
coin le pari-
culte; mais



chorals avec
s montains.
ma visite à
ant à travers
me replac
vailler avec
e communa
le activité à
à la retraite
re de vie
es!



Près de Kimach.

Art. Aust. Orell Füssli & Co., Zürich.

combes
forêt
méandre
en se b
elle dév
tion; ai
le vert
Pour ce
velle à
qui reg
des ché
le cou
forêt lat
sentiers
bord des
nous di
pour les
lingen c
mais ve
jouissent
Le
c'est cell
confluent
pour une
ger. En
pas la p
que les
(Unter- e
rations ce
disséminé
tonie seu
de verdure
J'imagine
trop tôt
pendant d

Le chem

Au sortir de la station de Peterzell, la voie parcourt des combes verdoyantes entre des croupes basses couronnées de forêts. Le cours naissant de la Brigach serpente en nombreux méandres à travers ces riantes prairies; ici, son onde écume en se brisant contre quelque rocher; là, enflée par des écluses, elle déverse une partie de ses eaux dans les rigoles d'irrigation; ailleurs, elle reflète quelque bouquet d'aunes isolé ou le vert sombre des sapins descendus jusque sur ses bords. Pour compléter cette idylle dont l'aspect change et se renouvelle à chaque instant, voici le long de la rivière des vaches qui regardent d'un œil stupéfait passer le bruyant convoi, puis des chèvres agiles, grimpant au penchant des bois et tendant le cou pour brouter aux buissons. Plus nous avançons, plus la forêt latérale prend le caractère d'un parc bien entretenu. Des sentiers taillés en escaliers s'élèvent vers les hauteurs; au bord des rochers on a mis des garde-fous, et par les éclaircies nous distinguons de jolis chemins bien soignés et des bancs pour les promeneurs. C'est l'administration des forêts de Villingen qui ne s'en tient pas au côté utilitaire de sa mission, mais veille avec sollicitude à ce que tous les amis de la nature jouissent commodément des beautés de la forêt.

Le sifflet de la locomotive annonce une nouvelle station; c'est celle de *Kirnach*, isolée au milieu des bois, non loin du confluent de la Kirnach et de la Brigach. Singulière position pour une station de chemin de fer! se dira sans doute l'étranger. En effet, aux alentours rien que forêts, pas de clocher, pas la plus petite trace d'un village ou d'un hameau. C'est que les paroisses de Kirnach-dessous et Kirnach-dessus (Unter- et Oberkirnach) ne forment pas des groupes d'habitations compactes, mais se composent de fermes et de maisons disséminées dans les replis et sur les hauteurs voisines. A elle toute seule, la station de Kirnach environnée de fraîcheur et de verdure est une délicieuse halte pour le touriste de loisir. L'imagine qu'on ne doit pas regretter d'y arriver une heure trop tôt pour prendre son billet, et que le voyageur en descendant du train n'est pas pressé de gagner sa destination;

Le chemin de fer de la Forêt-Noire.

car le vin est bon et dans le réservoir de l'aubergiste frétil-
lent les petites truites dont il vous réglera si le cœur vous
en dit. Le lieu semble fait exprès pour s'y détendre et s'y
reposer; l'air tout chargé de l'arôme des forêts, l'ombre et la
fraîcheur des sapins, les nombreux petits chemins qui se per-
dent sous bois, la vue reposante des collines et des clairières,
partout à la ronde le calme absolu, puis la douce certitude
que l'hôtel nous prépare à son foyer une joyeuse bienvenue :
ne voilà-t-il pas de quoi restaurer et l'âme et le corps à la fois ?

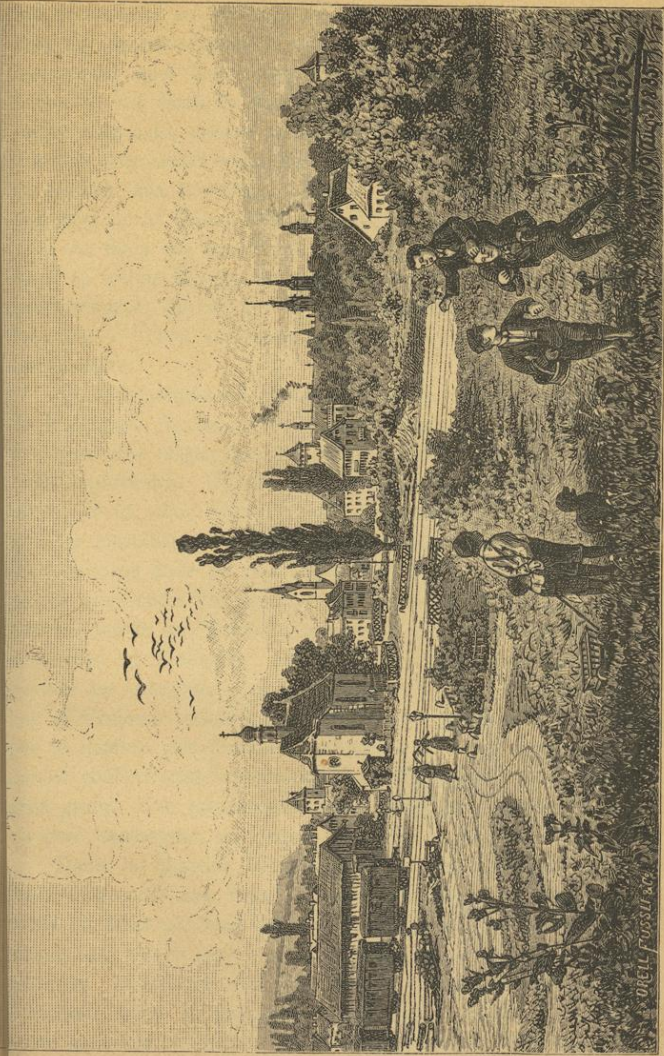
Aujourd'hui, pas question de s'y attarder; le signal du
départ a retenti, et bientôt la forêt a disparu derrière nous.
Le train franchit une vaste région découverte d'où surgissent
des tours et des clochers environnés de nombreuses fumées,
indices d'un centre plus important. Encore quelques minutes
et nous arrivons à **Villingen**, avenante petite ville à la lisière
de la Forêt-Noire, où se rencontrent et s'harmonisent fort bien
le caractère et la nature des montagnes avec ceux de la fer-
tile Souabe.

Ici, ami lecteur, tu feras halte avec moi; car, dès la gare,
je suis assuré d'une bonne réception, et je sais où nous atten-
dent une gaie compagnie et d'aimables guides pour une pro-
menade aux environs. Entrons donc en ville, en passant le
canal de la Brigach. Avant de franchir la porte, j'aime à jeter un
coup d'œil à la chapelle de Bicken si pittoresquement ombragée
par ses grands tilleuls. Deux crucifix en orment la façade, et
là-haut, dans le clocheton rouge, voici l'angélus qui commence
à sonner. Quelques vieillards s'agenouillent à l'entrée devant
les bancs, sans se laisser troubler dans leur oraison par les
sauts et les gambades d'une joyeuse bande de gamins. Nous
voici bientôt installés à „la Fleur“ (Blume), au centre de la
ville, à la croisée des deux rues principales. Maintenant, à la
recherche des amis; la soirée s'écoulera bien vite dans de
gais entretiens, et à une heure tardive nous regagnerons le
logis.

Le lendemain nous parcourrons la ville et ses jolis envi-
rons. Villingen est situé au milieu d'un plateau bien ouvert

iste frétil-
œur vous
re et s'y
mbre et la
ui se per-
airières,
certitude
bienvenue:
à la fois?
signal du
ière nous.
surgissent
es fumées,
es minutes
à la lisière
nt fort bien
de la fer-

dès la gare.
nous atten-
ur une pro-
passant le
ne à jeter un
nt ombragé
a façade, et
ui commen-
trée devant
ison par les
amins. Non
centre de
tenant, à
vite dans
gagnerons
es jolis em-
bien ouve-



Villingen

qui se
tain pa
émin
L'horizo
sapins
fait une
ce plat
des pay
ville, ar
frant en
harmoni
teau où
tempéra

La

de la Br
des rues
cités im
portes d
que les
bons ser
par le cr
petites;
commerce
deriner le
pas entiè
par le no
dantes co
gros grai
un peu n

Dans

paroissial
bords du
grande ne
gothique.
désaccord
voûte got

qui se termine en quelques ondulations dominées dans le lointain par des montagnes et des forêts. Du haut d'une de ces éminences, quel beau coup d'œil sur le pays environnant! L'horizon est vaste, la voûte du ciel au bord dentelé par les sapins s'arrondit comme au-dessus d'une plaine; cette étendue fait une impression solennelle quand on songe à l'altitude de ce plateau, aux nombreux gradins qui nous séparent encore des pays de la plaine. De magnifiques prairies entourent la ville, au flanc des coteaux jaunissent les champs de blé, offrant en toutes saisons les combinaisons de couleurs les plus harmonieuses. Un air pur et vivifiant souffle sur ce haut plateau où, si l'hiver est rigoureux, l'été apporte la plus agréable température.

La ville, située au centre du plateau, sur la rive droite de la Brigach, forme un ovale coupé en quatre par deux grandes rues plus larges que les places publiques de beaucoup de cités importantes. Du carrefour central nous apercevons les portes de la ville; elles ont subi les injures du temps, ainsi que les murailles qu'on laisse subsister par égard pour leurs bons services dans un passé agité. Les quatre quartiers formés par le croisement des grandes rues sont coupés de rues plus petites; tandis que dans les premières se concentrent tout le commerce et l'industrie de Villingen, les secondes laissent deviner les occupations agricoles auxquelles la bourgeoisie n'a pas entièrement renoncé. L'étranger est agréablement frappé par le nombre des fontaines publiques dont les eaux abondantes coulent sans interruption dans des bassins de granit à gros grain. Une canalisation bien entendue a assaini le sol un peu marécageux sur lequel est bâtie la ville.

Dans le quartier de l'ouest s'élève la vénérable église paroissiale avec ses deux clochers qui rappellent ceux des bords du Rhin au flanc des Vosges et de la Forêt-Noire. La grande nef est de style roman, l'abside, haute et élancée, est gothique. L'intérieur fait une bonne impression, malgré le désaccord entre la couverture plate de la grande nef et la voûte gothique du chœur; un revêtement de stuc, plus baroque

qu'artistique, ne contribue pas à embellir l'édifice. On remarque l'escalier de la chaire, œuvre du XIV^e siècle, dont la balustrade sculptée en pierre représente des scènes de la Passion combinées en gradation ascendante, de manière que le tableau final, celui de la crucifixion, occupe précisément le panneau central de la chaire. A l'un des piliers sont suspendus quel-

ques boulets en souvenir du bombardement et de la délivrance de la ville. Le trésor de l'église renferme quelques pièces du plus grand prix, entre autres le célèbre calice dont nous reparlerons plus loin, une croix portative richement ornementée et estimée à 25,000 frs., et plusieurs ostensoirs d'un travail admirable.



Eglise paroissiale de Villingen.



l'ordonnance des bules, porte le libes impériales, ne l'ait jamais été au sens propre du mot; cependant comme elle en avait les institutions et les privilèges, elle en prit naturellement le caractère. C'est ici le lieu de résumer à grands traits ce qui, dans l'histoire de Villingen, peut intéresser l'hôte de passage.

Les origines de Villingen se perdent dans un brouillard qu'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper entièrement. Ce qu'on peut affirmer à coup sûr, c'est que la ville n'occupa par d'abord l'emplacement actuel, mais fut construite sur le revers de la colline au lieu où se trouve au-

Non loin de l'église, en traversant en biais depuis le portail central, nous trouvons l'Hôtel de Ville, vénérable édifice que nous visiterons. Tout dans sa structure générale, dans salles et des vestichet des villes bien que Villingen

jourd'hui
est demeuré
Ce fut
que B
conféra le
Villingen
fondateur
primitif a
familier c
son nom
passa à l
comtes de
cette mais
de St-Jean
fut enterr
beau calice
et où se
Mais
pas à se
comte Her
aussi profit
sa liberté
l'exemple
l'Alpes suis
Habsbourg
plusieurs s
traita tojog
honneur do
L'émission
l'Autriche.
Se pot
intéressante
des épisc
les horreur
elle était fid
pari cathol
Villingen fu
Suédois. En
qui échoué
la construct
des Suédois
ville sous l'

*) Moi, Agnes, son

jour d'hui le champ du repos. L'antique tour de la chapelle du cimetière est demeurée comme un témoin solitaire du premier passé de Villingen. Ce fut peu de temps après la fondation de Fribourg en Brisgau, en 1119, que Berthold III de Zähringen changea l'emplacement de la ville et lui conféra les droits de cité.

Villingen peut à bon droit se regarder comme le berceau de ces grands fondateurs de villes, les Zähringen, car dès la fin du X^e siècle le bourg primitif appartenait à un comte Bezelin, dont le nom n'est que le diminutif familier de Berthold; et c'est le fils de celui-ci, Berthold I^{er}, qui ajouta à son nom celui du château de Zähringen. Dans la suite des temps, Villingen passa à la maison d'Urach, puis à une branche de cette famille, celle des comtes de Fürstenberg. Villingen n'eut qu'à se louer du premier prince de cette maison, le comte Henri, qui y fonda une commanderie de chevaliers de St-Jean, un couvent de Franciscains, et bâtit l'église paroissiale où il fut enterré. C'est lui et son épouse Agnès qui firent don au chapitre du beau calice d'or incrusté de pierreries, datant probablement de l'année 1280, et où se lit cette inscription :

Ich . Keilech . Bin . Geiben . Durch . Grave .
H. Von . Firstenberg . Und . Durch . Agnesen .
Sin . Wip . Und . Durch . Ir . Kinde . Sibenin . † *)

Mais les bons rapports entre la ville et les Fürstenberg ne tardèrent pas à se gâter. Etant échue en propriété commune à deux petits-fils du comte Henri, Villingen se vit retrancher maint droit et mainte franchise; aussi profita-t-elle d'un différend survenu entre les deux frères pour racheter sa liberté. Au lieu de briguer la protection immédiate de l'empire, à l'exemple de beaucoup d'autres villes d'Allemagne et de leurs voisins des Alpes suisses, les bourgeois de Villingen se placèrent sous l'égide des Habsbourg dont ils partagèrent fidèlement la bonne et la mauvaise fortune plusieurs siècles durant. Il est juste d'ajouter que la maison d'Autriche traita toujours bien la petite cité et ne s'en servit jamais pour le trafic honteux dont Offenbourg, Gengenbach, Zell et d'autres furent les victimes. L'écusson bleu et blanc de Villingen porte encore la plume de paon de l'Autriche.

Ne pouvant nous accorder le plaisir de relater en détail l'histoire très intéressante de Villingen, nous nous bornerons à en signaler quelques-uns des épisodes les plus saillants. Pas plus qu'à d'autres villes de l'Allemagne, les horreurs de la Guerre de Trente ans ne lui furent épargnées. Comme elle était fidèlement attachée à la cause de l'Autriche et par conséquent au parti catholique, et que sa position stratégique n'était pas sans importance, Villingen fut à mainte reprise assiégée par les Wurtembergeois, alliés des Suédois. En 1633 elle ne soutint pas moins de deux sièges et deux assauts qui échouèrent; l'année suivante l'ennemi changea de tactique et tenta par la construction d'une digue (visible encore en partie sous le nom de Digue des Suédois) qui devait faire refluer le cours de la Brigach, de mettre la ville sous l'eau. Ce fut le „siège de l'eau". La victoire des Impériaux à

*) Moi, calice, ai été donné par le comte H. de Fürstenberg, et par Agnès, son épouse, et par leurs sept enfants.

Nördlingen vint à point tirer les braves Villingeois de cette cruelle extrémité.

„La garnison de Villingen, raconte Roder dans ses études historiques sur la ville, se montait pendant les sièges de 1633 et 1634 à environ 1200 hommes, tandis que les forces wurtembergeoises réunies au pied de ses murailles allaient jusqu'à 7600 hommes au moins. Quand on considère cette énorme disproportion, l'insuffisance des fortifications en face de la position favorable de l'ennemi, le manque fréquent de ravitaillement pendant un blocus de près de deux années, l'attente souvent déçue d'un secours de l'Autriche, on est saisi d'admiration pour cette résistance héroïque, et le blocus de Villingen prend place dans l'histoire parmi les faits les plus remarquables de la Guerre de Trente ans.“

L'échec des troupes alliées causa au général wurtembergeois un tel dépit qu'il demanda sa démission en déplorant, disait-il, le temps et l'argent dépensés autour de ce „nid de gueux“. Quant aux Villingeois, ils coupèrent court à toutes les propositions de reddition par cette fière réponse: „N'at-on pas suffisamment compris que nous sommes résolus à mourir en défendant notre ville? Quand il en viendrait dix ou vingt mille pour la cerner, nous ne la rendrions pas.“ On trouve dans le journal d'un conventuel de St-Georges une naïve et pittoresque relation de ce siège, écrite moitié en allemand et moitié en latin. Voici entre autres légendes, ce que raconte le bon père: „Les nôtres avaient mis le feu à la chapelle de Notre-Dame (située hors de la porte de Bicken). Un soldat de l'armée ennemie fut brûlé parce qu'il s'y était attardé. Mais ce qu'il y eut de remarquable, c'est que tout ce qui était en bois, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de la chapelle, ayant été consumé, l'image du Sauveur en croix et celle du brigand à sa droite restèrent intactes, tandis que le brigand de gauche et sa croix brûlèrent entièrement; et cependant celui de droite n'était pas plus distant du crucifix que celui de gauche.“

Dans la suite les occasions ne manquèrent pas au Villingeois de maintenir leur réputation de bravoure. Ce fut d'abord en 1703, pendant la guerre de la succession d'Espagne; Villars, remontant la vallée de la Kinzig pour tomber sur la Souabe et opérer sa jonction avec l'électeur de Bavière, arriva devant Villingen qu'il bombardait en vue d'une prompte reddition. Celle-ci se faisant attendre, Villars fit savoir au commandant de la place, le colonel Wilstorf, que „ce n'était pas dans les usages de la guerre de défendre un si misérable trou contre une armée de 40,000 hommes.“ Mais les Villingeois et leur commandant furent d'une autre avis et ne rendirent point le „misérable trou“. Sur ces entrefaites, d'autres événements obligèrent Villars à lever le blocus et à descendre avec son armée le long du Danube.

Villingen n'en avait pas fini avec les sièges. En 1704 le maréchal Tallart investissait la ville et la bombardait du 17 au 21 juillet. D'heure en heure on attendait l'assaut, bourgeois et garnison étaient déterminés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, lorsque la victoire que Marlborough remporta à Donauwörth sur les Bavaois et les Français vint rendre à la ville le même service qu'en 1634 celle des Impériaux à Nördlingen. Tallart, forcé de secourir les Bavaois, leva précipitamment le siège, et quand le renfort attendu, conduit par le prince Eugène, arriva de Rastatt, la ville était délivrée. Le prince Eugène loua fort la fidélité et la vaillance

des bourgeois de Villingen, et lorsqu'il demanda quelle grâce il solliciterait pour eux auprès de l'empereur en récompense de leur loyaux services: „Nous ne voulons que trois P, répondit un membre du Conseil: pain, poudre et plomb.“

En 1744, lorsque l'archiduc de Bavière eut été couronné empereur à Francfort, Villingen qui était demeuré attaché à Marie Thérèse, dut ouvrir ses portes aux forces combinées des Français et des Bavares. L'occupation française dura jusqu'à la fin de 1745, et la vaillante petite cité eut la douleur de voir emmener tout son matériel de guerre qu'elle avait si longtemps entretenu avec soin. — Le traité de Fuessen, avril 1747, rendit Villingen à l'Autriche, et cette nouvelle fut accueillie par des transports de joie et la célébration d'une fête publique. Enfin en 1806 la ville passa sous le gouvernement badois. Grâce à une sage administration, elle n'a cessé dès lors de prospérer; elle s'est étendue au-delà de ses murailles, et son industrie est en bonne voie de développement.

Le temps détruit lentement ces murailles qui ont tant de fois résisté à l'ennemi; les fossés des fortifications ont été transformés en promenades, et hors des portes s'élèvent maintenant de belles maisons modernes, surtout du côté de la gare. Plusieurs usines ont utilisé le cours de la Brigach; la fabrication des horloges et des orchestrons a pris un grand élan, et depuis que le chemin de fer est venu le tirer de son isolement, Villingen est devenu un lieu de séjour très fréquenté. Lorsque la Société d'embellissement aura mis à exécution son projet de relier la ville à ses belles forêts par des routes bien ombragées, on peut compter que le nombre des visiteurs deviendra de plus en plus grand, en été surtout. Des sentiers fort bien entretenus parcourent déjà dans tous les sens les forêts de Villingen, particulièrement dans la direction de la ruine de Kürnek située à l'entrée de la vallée de Kirnach et dont une maçonnerie prévient l'écroulement total. Une autre ruine remarquable se dresse au sud de Villingen en avant du bois de l'hôpital; c'est celle de la Warenbourg, l'antique résidence des comtes Berthold qui prirent plus tard le nom de la forteresse de Zähringen, et desquels la famille grand-ducale régnante est issue. En face de la Warenbourg, sur la hauteur le Schwening, le signal de la Wanne commande une vue fort étendue sur les Alpes, comme c'est le cas pour toutes les ommités du côté de Donaueschingen dont l'horizon n'est pas armé par les montagnes de la Forêt-Noire. Par un temps clair,

on voit se déployer tout l'amphithéâtre du Sentis à l'Altels au-dessus de la Gemmi, et les blanches cimes se détachent admirablement au-dessus des sapins du premier plan qui leur servent de repoussoir.

Il est temps de quitter ces chemins détournés et de revenir à l'Hôtel-de-Ville, point de départ de notre excursion prolongée dans le passé de Villingen.

Un antique escalier tournant mène aux chambres de torture où fonctionnait le terrible Conseil criminel des Sept, aux oubliettes, à de sombres cachots. Tout à côté se trouve la Salle du Conseil avec de magnifiques armoiries sculptées en bois, probablement par maître Syrlin d'Ulm, en l'an 1537; puis les locaux où l'on a installé une collection d'antiquités des plus intéressantes. On y voit en grand nombre des armes, des instruments de torture, des objets d'art de toutes les époques, des chefs-d'œuvre de l'industrie, des instruments de musique, de vieux bouquins, des médailles et des monnaies. C'est en grande partie à Mr. le conseiller municipal Förderer que la ville doit la réussite de cette entreprise. Un bon catalogue facilite au visiteur l'examen de toutes ces richesses. Sans méconnaître la valeur des autres objets, nous signalerons comme particulièrement intéressants les vieux spécimens des industries les plus anciennement en vigueur à Villingen, entre autres celles du serrurier et du poëlier. Plusieurs serrures et ornements de métal forgé sont de vrais chefs-d'œuvre d'adresse et de bon goût. Les poëliers n'excellaient pas moins dans leur spécialité; à leur tête il faut citer Hans Kraut (1520—1590), un véritable artiste dont les travaux sont représentés par toute une collection d'originaux et de copies. Un des poëles sortis de l'atelier du maître se voit encore au Château de Vienne, et un autre exemplaire a été, il y a quelque vingt ans, acquis à grands frais par le Musée britannique. Hans Kraut, aujourd'hui l'orgueil de sa ville natale, eut le malheur de se voir, à cause de son habileté, taxé de sorcellerie par ses concitoyens qui refusèrent même à sa dépouille une sépulture honorable.

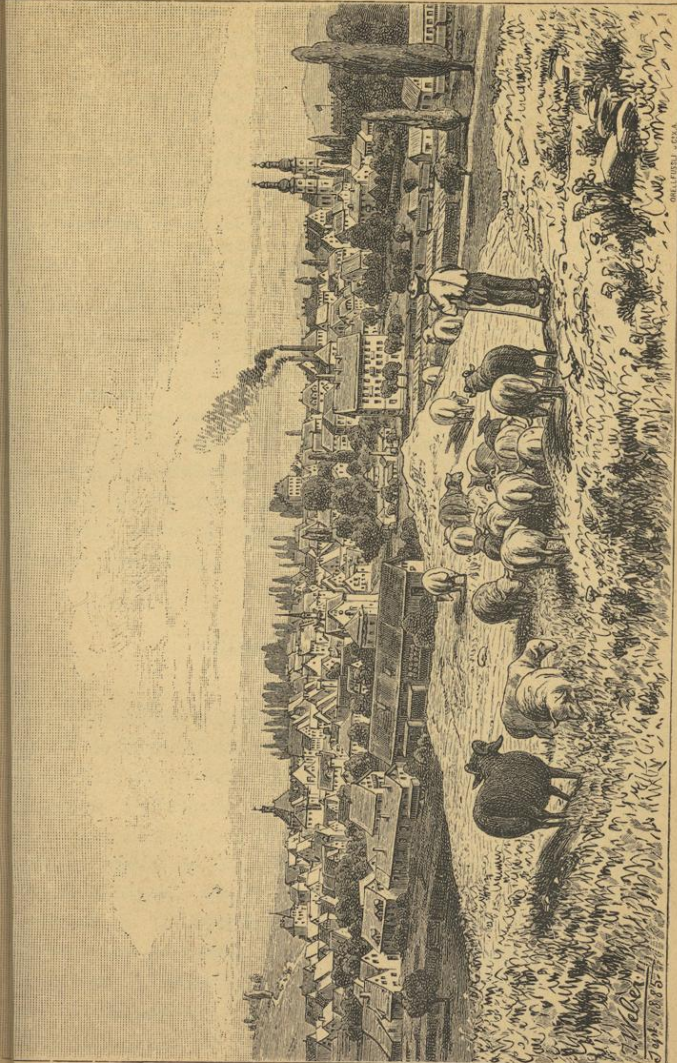
Quant aux charrons de Villingen, il y en eut de joliment agiles si l'on en croit la tradition: „En 1562, dit la chronique, le lundi de la semaine sainte, le gendre de Füglin a fait une roue, — le fait est garanti; — le même jour il l'a roulée de Villingen à Rothweil et retour, et il a bu le prix de la roue, le tout en un jour. Il s'agissait d'une gageure. Martin Billing avait parié une couronne, et Mathieu Schüttele, le boucher, un thaler. Le charron a gagné le pari, et un vénérable conseiller lui a en outre fait présent d'un florin. La dite roue est encore visible aujourd'hui à l'Hôtel-de-Ville.“ C'est bien celui-là qui était un peu sorcier!

Voilà pour les charrons. Mais Villingen a eu aussi son Samson, Romeius Mans, dont l'image colossale orne la tour de St-Michel. On a beaucoup écrit sur son compte et sa vie a été l'objet de savantes investigations. Voici quelques-uns des tours de force que le peuple lui attribue: Des bœufs ne pouvaient ébranler un véhicule chargé de deux troncs d'arbres; Romeius Mans souleva l'attelage, le mit sur le char et emmena le tout à

htels au-
nt admi-
r servent
et de re-
excursion

re où fonc-
de sombres
magnifiques
lm, en l'an
lquités des
instruments
d'œuvre de
s métailles
r municipal
n catalogue
connaître la
ement inté-
t en vigueur
eurs serrures
esse et de
alité; à leur
ste dont les
et de copies.
Château de
ns, acquis à
lui l'orgueil
abilité, taxé
épouille me

ngles si l'on
e la semaine
arant; — le
et il a bu le
eure. Marie
er, un thalio
si a en outre
aujourd'hui a
er!
Samson, Ro
On a bouc
investigation
attribue: De
ones d'arbes
enna le tou



Donaucaschingen.

sa destina
ville à B
ordre du
toute
dont
dans la
défenseur
mort en l
était san
par sa fo
les magi
évasions
récits du
quenet at
voisins m
sonner le
Münchwe
pour qu'o
rester por
la marque

Fan
scolaires.
Sociétés
Sorgeon
voyage i

Nous
du
weil et d
niscences
pour une
ningen. 2
Donauesch
nouveau
Forêt-Noir
quitterons
lac de Co
(ou). Les

sa destination. Un autre fois il enleva de ses gonds une des portes de la ville à Rottweil et l'emporta à Villingen. Ayant été mis en prison par ordre du Conseil, il en sortit d'une façon miraculeuse, à la satisfaction de toute la populace. Enfin, dit la chronique, c'était un homme extraordinaire, dont on ne peut raconter toutes les actions remarquables. On pense que dans la guerre de la Souabe contre les Suisses il était un des vaillants défenseurs de la forteresse de Küssaberg près Waldshut, et qu'il trouva la mort en Italie sur le champ de bataille de Novare. Ce singulier personnage était sans doute quelque grand gaillard turbulent qui imposait au peuple par sa force musculaire et qui, se prévalant de sa popularité, tenait sur les magistrats en charge des propos licencieux. De là la prison, les évasions et cette joie maligne du populaire qu'on sent percer dans les récits du chroniqueur. Cette prédilection pour leur colosse devenu lansquenet attirait aux bourgeois de Villingen maint brocart de la part de voisins moins bien partagés. Ainsi en 1620 on les voit saisir et emprisonner le meunier de Niederschach pour avoir dit en pleine foire de Mönchweiler: „Ceux de Villingen peignent des gens sur leurs murailles pour qu'on ait peur d'eux.“ Tout cela n'empêcha pas Romeius Mans de rester populaire; et son image sur le clocher de St-Michel sera toujours la marque caractéristique de la petite cité.

Faute de temps nous renonçons à parler des établissements scolaires, des institutions de bienfaisance, ainsi que de diverses Sociétés de Villingen, et à en faire un éloge bien mérité. Songeons plutôt à regagner la gare pour reprendre notre voyage interrompu.

Villingen-Immendingen.

Nous serions presque tentés, en voyant à la station le train du Wurtemberg prêt à partir, d'y monter jusqu'à Rottweil et de visiter cette voisine de Villingen si riche en réminiscences historiques et en édifices intéressants. Ce sera pour une autre fois! Les stations de *Marbach*, *Klengen*, *Grüningen*, *Aufen* se succèdent sur la ligne qui descend vers Donaueschingen. Peu à peu notre œil s'accoutume à l'aspect nouveau de la contrée qui diffère beaucoup de celui de la Forêt-Noire et restera le même jusqu'au moment où nous quitterons la haute vallée du Danube pour descendre vers le lac de Constance. Cette région est le plateau de *la Baar* (nu). Les forêts se font plus rares; sur le fond plat de la

vallée, tantôt marécageux, tantôt couvert de pâturages, serpente la Brigach, puis plus bas le Danube, au cours tranquille, indécis, formant de longs méandres paresseux à travers les roseaux et les grandes herbes des terrains submergés. Aux endroits où la rivière accélère assez son cours pour qu'on puisse établir une chute quelconque, s'élèvent des moulins et des scieries sur une rive nue qu'ombragent de loin en loin quelques saules ou un bouquet d'aunes. Les villages ont en général été construits au débouché des fissures latérales par où descendent quelques petits cours d'eau. Les premières pentes jusqu'à mi-côte sont couvertes de céréales, tandis que les hauteurs, surtout celles de la chaîne méridionale, se couronnent de forêts où les arbres à feuilles alternent agréablement avec les arbres à aiguilles. Les maisons de bois de la Forêt-Noire avec leurs grands toits de chaume saillants ont fait place aux habitations en pierres recouvertes de tuiles. Au lieu d'être, comme plus haut, disséminées sur tout le territoire de la commune, elles se groupent, à la façon souabe, en localités bien délimitées. En somme, toute cette contrée a bien moins de charme que la Forêt-Noire; et pourtant on ne peut lui refuser un certain attrait poétique empreint de mélancolie. En parcourant la Baar vers le soir, alors que les derniers rayons du soleil dorent les champs de blé et font scintiller par places les eaux paisibles du Danube, que rien dans ces plaines tranquilles ne rappelle la présence de l'homme, si ce n'est peut-être au loin la fumée qui monte d'un village écarté, on se sent pénétré d'une gravité douce, d'une paix solennelle qui élève l'âme et la dispose à la méditation. Les cônes massifs du Fürstenberg et de Wartenberg portant les châteaux-forts en ruines de la vieille noblesse du pays accentuent le caractère mélancolique de ce tableau dont l'horizon est seulement un peu trop borné, les hauteurs avoisinantes empêchant le regard de chercher les lointains.

Il n'y a pas bien longtemps que la Baar était encore le grenier de la Suisse et faisait un commerce actif avec Schaffhouse, Rorschach et Zurich où les rouliers souabes, en

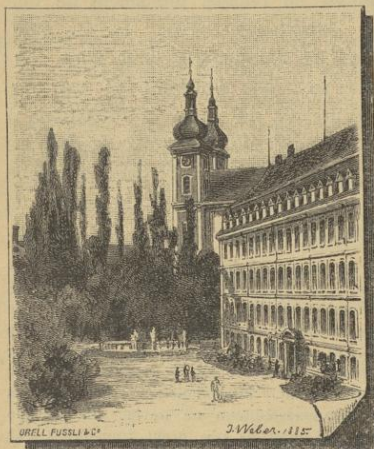
costume national, presque tous marchands de grains de la Baar, étaient toujours les bienvenus, ainsi que leurs confrères les marchands de sel de Dürrheim et de Schwenning. Aujourd'hui ils ont disparu de la scène, supplantés par les nouveaux moyens de communication.

Donaueschingen! La grande église que surmontent deux beaux clochers, les nombreuses constructions de belle apparence avec leurs pignons en redans, annoncent de loin une localité de quelque importance. C'est ici en effet, la résidence de ces princes de Fürstenberg dont nous rencontrons le nom à chaque pas dans l'histoire de ces contrées et sur tout le parcours de la ligne d'Offenbourg à Singen. Ici, quand on entend parler du „prince“, ce n'est pas du souverain, le grand-duc régnant, qu'il s'agit; dans la bouche du peuple cette appellation désigne le chef de la maison de Fürstenberg qui possède une grande partie du pays environnant.

Il importe peu de retracer les primitives destinées de la localité; contentons-nous d'apprendre que le village de Donaueschingen devint en 1488 propriété de la maison de Fürstenberg et que de cette époque date l'ère de sa prospérité. Les comtes n'en firent pas tout d'abord leur résidence permanente; ce ne fut qu'en 1653, après les misères de la guerre de Trente ans (toujours la même chanson!) que le comte Ferdinand Frédéric de Fürstenberg s'y établit définitivement. Cependant après l'érection du comté en principauté en 1716, Donaueschingen ne devint pas tout de suite le siège du gouvernement; les autorités n'y furent transférées que sept ans plus tard, en 1723. Dès l'année suivante on entreprit la construction de la belle et vaste église de St-Jean; et le château, commencé avant cette époque, fut entièrement terminé. Les orages de la guerre de la succession d'Espagne n'épargnèrent point Donaueschingen. Dès cette époque la maison de Fürstenberg se montrait animée de l'esprit d'humanité et de libéralisme qui a rendu si bienfaisante son administration. Les princes fondèrent des écoles et firent beaucoup pour le développement de la vie intellectuelle dans leurs états. Ils ne purent toutefois en bannir la superstition qui, là comme ailleurs, tenait captifs les esprits au XVII^e siècle. Ainsi, en 1625 le pasteur Jacob Andrea de Donaueschingen a pu faire dans le registre mortuaire l'inscription suivante: „Mathias Oeglin, qui avait disparu depuis plusieurs semaines, a été trouvé mort dans les environs de Bruggen. On croit qu'il a fait une chute du haut de la montagne; ou, ce qui est plus probable, qu'il aura été tué par un revenant mal famé ou le malin esprit nommé Holloho, qui a pris en grippe un grand nombre de personnes.“ Et un siècle après, en 1719, on exécutait à Donaueschingen un garçon de 15 ans accusé de sorcellerie!

Aux écoles fondées par le prince Joseph Wenzel dans le but d'éclairer ses sujets, succédèrent diverses institutions de bienfaisance et d'utilité publique, et jusqu'à ce jour la maison de Fürstenberg n'a jamais démenti le libéralisme de ses anciens représentants.

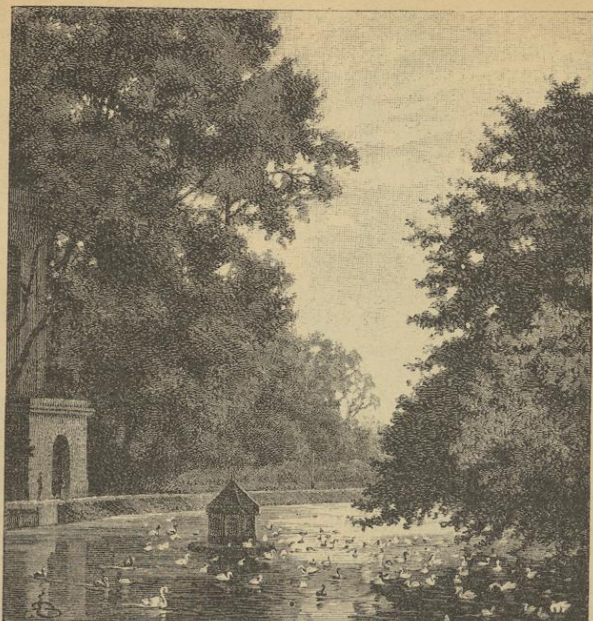
La révolution française et les guerres de Napoléon I^{er} apportèrent aux princes de Fürstenberg et à leur résidence calamité sur calamité. La confédération du Rhin mit fin, en la médiatisant, à l'existence indépendante de la principauté qui fut incorporée à Bade. Mais, quoique dépouillés de leur souveraineté, les princes de Fürstenberg ont conservé leur résidence de Donauschingen et n'ont jamais cessé de travailler à sa prospérité.



Cour et façade du château de Fürstenberg.

Il y a beaucoup à voir à Donauschingen. Si vous avez la chance d'être introduit au Musée où se réunissent le soir les fonctionnaires, les administrateurs et les hommes de science, vous trouverez sans peine un complaisant cicerone qui vous fera volontiers les honneurs de la localité.

Passons devant la façade du château, très-sobre d'ornements, et qui se distingue à peine de mainte demeure patricienne de nos grandes cités, pour entrer dans le parc dont l'accès est libéralement accordé au public de toutes conditions. Deux choses surtout le distinguent dès le premier abord: la beauté de ses arbres et l'abondance de l'eau qui tantôt jaillit du sol en sources limpides, tantôt s'écoule en ruisseaux pour alimenter de larges et superbes étangs. Ceux-ci sont peuplés d'une foule d'oiseaux aquatiques, de canards de toutes les espèces et du plus riche plumage, de cygnes noirs et blancs, parmi lesquels l'élégante variété des cygnes à collier noir. De nombreux sièges, des allées ombrées, de vastes clairières



*Pièce d'eau dans le parc
de Donaueschingen.*

produisent une agréable variété. Les vastes serres sont surtout remarquables par la collection d'orchidées; les formes les plus extravagantes, les plus curieuses combinaisons de couleurs étonnent et captivent celui qui se trouve pour la première fois en face de ces magnificences tropicales. Le haras bien fourni attend aussi notre visite.

L'intérieur du château est d'une grande magnificence. On nous fait voir une foule-d'objets dont la valeur intrinsèque est encore rehaussée par le souvenir des personnalités marquantes auxquelles ils ont appartenu.



La Source du Danube.

tions suivantes. Quant au spécialiste, qu'il consulte les catalogues et mette à profit l'amabilité et l'empressement des employés préposés à la garde de ces trésors.

Les collections sont la propriété des princes de Fürstenberg qui les ont commencées, les enrichissent sans cesse et en ont, dès le début, confié la charge à des savants distingués.

Les *Archives* sont extrêmement riches en documents anciens et constituent une source inépuisable pour les recherches historiques. Elles renferment en outre une collection de 900 sceaux.

La *Bibliothèque* ne contient pas moins de 80,000 volumes et 1000 manuscrits dont quelques-uns de la plus grande valeur.

Dans le *Bâtiment Charles* on peut visiter la collection d'instruments de physique, la station météorologique, le laboratoire de chimie, les collections géognostiques, ethnographiques et zoologiques, ainsi qu'un herbier. L'étage supérieur contient les collections de tableaux, d'estampes et de plâtres.

A quelque distance du château, le long d'une rue en pente douce, s'élèvent plusieurs bâtiments renfermant des richesses comme on en chercherait vainement dans n'importe quelle autre ville d'une si petite étendue et d'une si minime population. Ce sont les Archives, la Bibliothèque et le bâtiment Charles avec leurs célèbres collections.

Le touriste n'ayant que quelques heures à passer à Donaueschingen, se contentera des indica-

Pour les amateurs, signalons encore un arsenal qui occupe un bâtiment spécial.

Nous ne saurions quitter la résidence sans porter notre hommage à la grande célébrité de Donaueschingen : *la source du Danube* ! C'est au pied même du château et de l'église qu'elle jaillit du sein de la terre en un flot clair et continu. Mais y sommes-nous bien réellement ? Tenons-nous bien le fin bout de la queue de ce colossal serpent d'eau qui s'est couché en travers de notre continent ? Est-ce bien ici le point extrême où l'on puisse observer une crue lorsqu'aux Portes de fer, là-bas en Hongrie, des rochers tombent dans le Danube et en interceptent le cours ? En un mot, cette source du Danube est-elle bien *la source du Danube* ? Ne faut-il pas plutôt la chercher plus haut, au-delà de Föhrenbach, au-delà de la Sommerau ? — Cette question a déjà donné lieu à une longue controverse dans laquelle je me garderai bien de rompre la plus petite lance. Il me semble seulement que si les gens d'autrefois avaient considéré les torrents en amont de Donaueschingen comme le commencement du cours du Danube, ils ne leur auraient pas donné les noms de Breg et de Brigach. Pierre s'appelle Pierre et non pas Paul ! Quant à moi j'admets jusqu'à plus ample informé que ce que j'ai sous les yeux est bien la source du Danube. Elle est recueillie dans un superbe bassin muré que décore un groupe de statues, tandis qu'à la balustrade pend un gobelet d'argent destiné aux libations. Mérite-t-il bien tous ces honneurs, le fleuve apostat qui, après avoir pris naissance dans une maison bonne catholique, au pied d'une église chrétienne, et avoir baigné de ses ondes tant d'abbayes et de cathédrales, oublie ses origines pour aller terminer son cours au sein même de l'islamisme ?

De tous temps cette source a préoccupé les esprits et donné lieu à des pratiques aujourd'hui abandonnées. On venait de très loin pour la visiter et l'usage voulait qu'on fit un plongeon dans le bassin avec accompagnement de cérémonies grotesques, et qu'on inscrivit son nom dans un registre placé là à cet effet. De nos jours, on a renoncé au plongeon ; mais on boit de l'eau de la source qu'on puise au moyen d'un gobelet d'argent du meilleur style, suspendu à l'extrémité d'une chaîne.

Bien que la moindre source, le plus petit cours d'eau puisse nous entraîner par l'imagination jusqu'aux rivages de quelque mer lointaine, nous ne pouvons nous défendre d'une impression presque solennelle en nous trouvant à la source, réelle ou supposée, d'un de ces puissants fleuves qui parcourent les continents. En lisant cette inscription gravée dans l'une des pierres de taille de la maçonnerie: *Altitude 678 mètres au-dessus de la mer, — et Distance jusqu'à la mer, 2840 kilomètres, —* les images les plus variées surgissent à la fois dans notre esprit: villages et châteaux-forts, villes peuplées et cloîtres silencieux, marécages et champs de blé, plaines sans limites et parois abruptes de rochers, nations germaniques et peuple magyar, enfin le grand delta et la mer avec son horizon sans bornes! Quelle vie, quelle activité le long du puissant cours d'eau qui prend ici sa source! Et quel innombrable cortège, quelle accumulation d'images, si nous remontons en pensée dans l'histoire pour tâcher de nous représenter ce que le Danube a vu et vécu à travers tant de centaines et de milliers d'années!

Cependant il est temps de nous remettre en route. Nous allons d'abord suivre le cours du Danube pour le laisser ensuite prendre la gauche et descendre en Souabe, tandis que nous continuerons à nous diriger vers le sud.

En quittant Donaueschingen, la voie ferrée traverse dans toute sa longueur la large plaine marécageuse du *Ried* (marais) formée par un évasement des montagnes au pied desquelles sont groupées les localités de *Almendshofen* et *Hüfingen* à droite, de *Aasen* à gauche. Voici le vieux bourg de **Pföhren**, et au bord du Danube une sombre bâtisse, sans fenêtres, avec les ruines d'un donjon; c'est l'*Entenschloss*, le Castel aux Canards. La tradition populaire veut qu'ici ait séjourné le pauvre empereur détrôné Charles le Gros, qu'on avait dédommagé en lui donnant la Baar. Il est certain qu'il demeura à Neudingen, non loin de Pföhren; quant au Castel des Canards, il est de date plus récente. C'est à la personne d'un autre empereur qu'il doit un peu de célébrité; Maximilien I^{er}, en visite auprès des Fürstenberg, y séjourna à deux reprises, en 1507 et en 1510. Une missive de l'empereur à l'archiduchesse Marguerite, du 23 Octobre 1510, porte cet en-tête: „*escript en notre logis de Entbourch*“. C'est peut-être l'hôte illustre du castel qui lui donna par plaisanterie un nom rappelant ses chasses dans les environs tant soit peu marécageux.

ous en-
ne, nous
en nous
ures qui
ns l'une
esses de
ages les
eaux-
de blé,
maniques
ton sans
qui prend
l'images,
présenter
e milliers

e. Nous
ensuite
ue nous

re dans
(marais)
esquelles
à droite,
en, et au
avec les
Canards.
e pauvre
nagé en
eudingen.
il est de
empereur
ite auprès
1507 et
esse Mar
escrips et
illastre de
pelant se



La Chapelle mortuaire à Neudingen.

1855

N
avant
une él
rustique
somm
Fürster
du hau
les dyr
carrière
sance, e

Surl
hof, s'èle
le Gros.
y fondèr
ère de pro
tement. I
qui y den
commence
des flamm
la chapell
courent q
des Fürst
mort en 1
du dernier
de bien lo
ou de quel
où ils per
mourut à P
des filles d
religieuses
en 1499; l
Egon à Fri

La che
des princes
meilleur sty
maints déta
haut-relief d
que les huit
Xavier Reic
Benzoni à F
anges du c
Les fresque
Henri, Ste-E
de Munich d
plaque qui f
Le chemin

Nous atteignons bientôt **Neudingen**, ou Neidingen. En avant du village, droit à côté de la ligne s'élève sur un tertre une élégante construction à coupole qui contraste avec la rustique simplicité du lieu et la platitude des environs. Nous sommes dans l'antique patrie de la maison des princes de Fürstenberg dont la forteresse héréditaire commande la contrée du haut de la montagne qui porte leur nom; c'est de toutes les dynasties princières du pays celle qui a eu la plus brillante carrière et qui a le mieux su, à défaut de son antique puissance, conserver jusqu'à aujourd'hui l'éclat de la richesse.

Sur l'éminence que couronne la coupole de la *chapelle sépulcrale de Mariahof*, s'élevait au temps des Carolingiens la résidence impériale de Charles le Gros. En 1274 de pieuses sœurs vinrent s'établir dans ces murs et y fondèrent une communauté selon la règle de St-Dominique; après une ère de prospérité, le couvent s'appauvrit, et au 16^e siècle il s'éteignit complètement. En 1584 le cloître fut cédé à des religieuses de l'ordre de Cîteaux qui y demeurèrent jusqu'à la sécularisation générale des couvents, au commencement de ce siècle. Les bâtiments étant devenus en 1852 la proie des flammes, les princes Charles Egon II et Ch. Egon III firent construire la chapelle sépulcrale actuelle sur l'emplacement de la vieille église du couvent qui, depuis 1337, servait de sépulture à leur famille. Le premier des Fürstenberg enterré dans la vieille chapelle fut le comte Henri II, mort en 1337. Une longue suite de générations vinrent après lui y dormir du dernier sommeil; leurs dépouilles mortelles y furent apportées souvent de bien loin, tantôt d'un de leurs châteaux, tantôt d'une ville étrangère ou de quelque noble abbaye, quelquefois même des champs de bataille où ils perdaient la vie vaillamment. Ainsi le comte Albert de Fürstenberg mourut à Prague, en 1599, le comte Wratisslaus à Vienne en 1631; plusieurs des filles de la maison dont les noms sont inscrits sur les tombes furent religieuses à Neudingen et à Amtenhausen; le comte Henri tomba à Dornach en 1499; le comte Albert sous les murs de Hohentwiel en 1640; Charles Egon à Friedingen en 1702; et le prince Charles Aloïs à Liptingen en 1799.

La chapelle est l'œuvre de l'architecte Diebold, attaché à la maison des princes, et fut achevée de 1854 à 1860. C'est une construction du meilleur style, parfaitement appropriée à sa funèbre destination, et dont maints détails sont des œuvres d'art remarquables. L'Annonciation, le haut-relief du maître-autel, la Mater gloriosa en marbre de Carrare, ainsi que les huit Béatitudes en grès des Vosges sont dues au ciseau du sculpteur Xavier Reich à Hüfingen; la Mater dolorosa en marbre de Carrare est de Benzoni à Rome. Le professeur Heer de Carlsruhe a sculpté les deux anges du chœur, l'ange de la résurrection et celui du jugement dernier. Les fresques du chœur représentant les douze apôtres et les saints (St-Henri, Ste-Elisabeth, Ste-Agnès et St-Conrad), ont été peintes par Schabet le Munich d'après le projet de Joseph Heinemann à Hüfingen. La superbe laque qui ferme le caveau a été composée par Weinbrenner et coulée à

Le chemin de fer de la Forêt-Noire.

la fonderie royale de Munich. Les bancs sculptés sont également l'œuvre d'un artiste de Munich, le sculpteur Sickinger.

Depuis l'achèvement de la chapelle, plusieurs membres de la famille ont déjà été déposés dans le caveau. Ce sont le prince Charles Egon II et son épouse, Amélie, née princesse de Bade; puis l'épouse du chef actuel de la famille, la princesse Elisabeth, née princesse de Reuss-Greiz. Un prêtre dessert la chapelle et officie tous les jours. Les membres de la famille assistent aux messes d'anniversaires.

Le château-fort de Fürstenberg est depuis longtemps en ruine. Il avait autrefois passé en héritage de la maison de Zähringen à celle des comtes d'Urach. L'un deux, le comte Henri d'Urach qui reçut en partage les terres de la Baar, prit en 1254 le titre de comte de Fürstenberg qui s'est perpétué dans sa famille. Il paraît qu'il ne fait pas beau demeurer là-haut, car les comtes de Fürstenberg choisirent presque toujours une autre résidence; et après l'incendie de 1841, les habitants de la petite ville en miniature qui se groupait au pied des murailles du château ne reconstruisirent pas leurs demeures au sommet, mais sur une croupe plus basse de la montagne. La plus grande difficulté était le manque d'eau; la source de la profonde citerne tarissait souvent, et l'on devait descendre à la vallée chercher l'eau au moyen de bêtes de somme. Est-ce peut-être ce grave inconvénient qui a déterminé les princes de Fürstenberg à établir leur résidence près de la source intarissable de Donaueschingen?

Droit en face du Fürstenberg, entre les stations de *Gutmadingen* et de *Geisingen*, se dresse le *Wartenberg* portant un château de plaisance des princes avec des parterres et un parc à gibier. Du haut de ce sommet isolé on jouit d'un magnifique panorama. Les anciens seigneurs de Wartenberg y avaient élevé un château-fort qui vint en la possession de la famille de Fürstenberg dont une branche a dès lors porté ce nom.

En aval de **Gutmadingen**, la ligne qui a jusqu'alors suivi la rive droite, traverse le Danube, et bientôt nous nous arrêtons à la station de **Geisingen**. C'est une jolie petite ville aux abords de laquelle la pente plus accentuée du Danube a permis la construction de plusieurs usines.

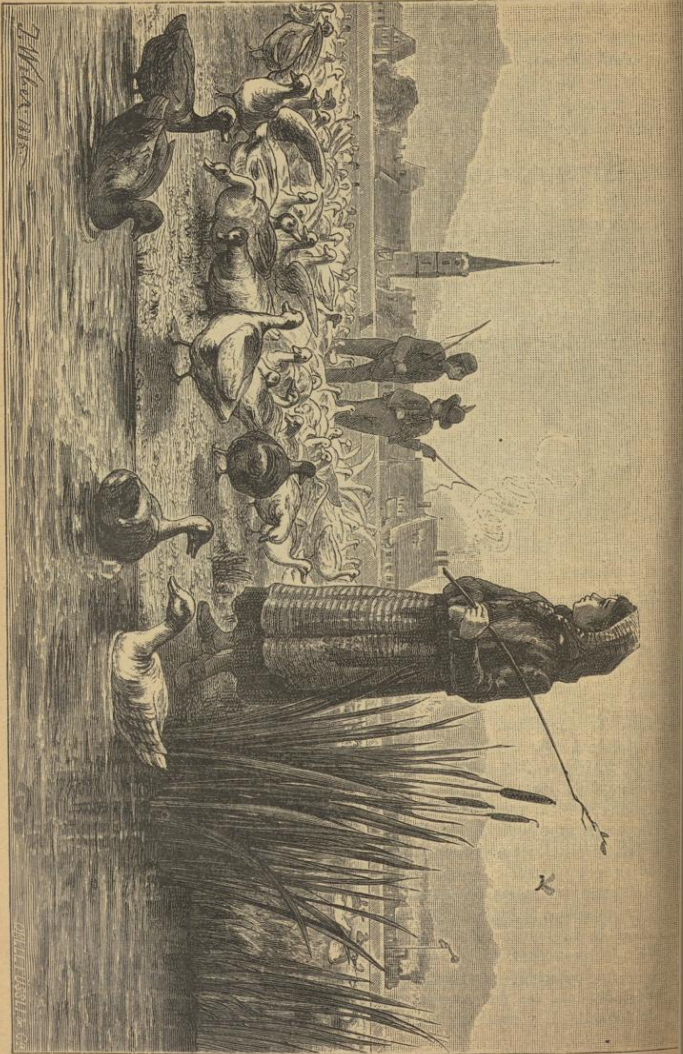


Bords du Danube au pied du Wartenberg.

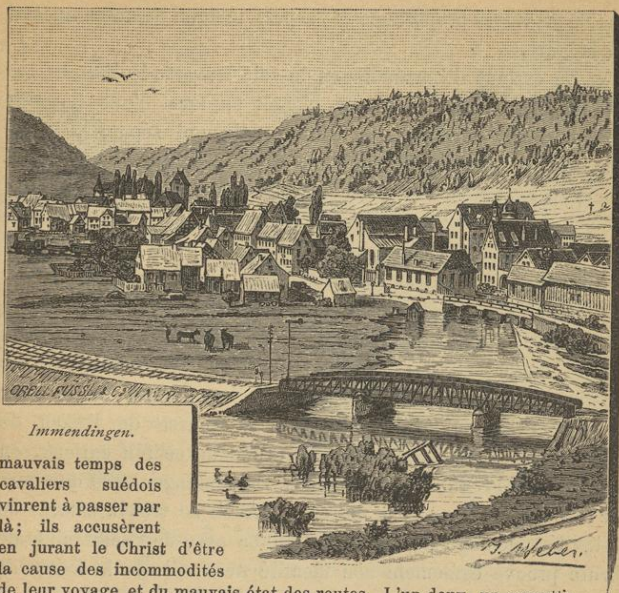
Pendant le moyen-âge, la bourgade de Geisingen ne s'éleva jamais au rang de commune. Le servage pesait lourdement sur ses habitants; et cependant leur situation était encore moins précaire que celle des paysans des environs. Les seigneurs féodaux du lieu furent d'abord les Wartenberg, puis les comtes et ensuite les princes de Fürstenberg; jusqu'à ce qu'en 1806 la seigneurie fût incorporée aux divers petits états dont on forma le grand-duché de Bade. On nous tiendra volontiers quitte de l'énumération des horreurs qu'apportèrent successivement à ce coin de pays la grande jaquerie, la guerre de Trente ans, la guerre de la succession d'Espagne et celles de Napoléon. Pendant ces longs siècles de rivalités interminables, il était dangereux de se trouver sur le chemin le plus court entre la France et l'Autriche, et qui sait si dans l'avenir ces dangers ne se renouvelleront pas?

Le pèlerinage de la Sainte-Croix ou du „Christ fusillé“ date de la période suédoise des guerres de religion. „Non loin de la ville, raconte la légende, il y avait au bord du chemin un Christ en croix. Un jour de

Gardiens d'oies près de Geisingen.



Imm
mauvais
cavalier
vinrent
là; ils
en jur
la cause
de leur
tira de
tira sur
la terre s
indieble
tèrent at
processio
To
Hinsch
station
est un l
successi
Reischac
en 1834
transform
fabricati
Com
dingen s



Immendingen.

mauvais temps des cavaliers suédois vinrent à passer par là; ils accusèrent en jurant le Christ d'être la cause des incommodités

de leur voyage et du mauvais état des routes. L'un deux, un cornette, tira de l'arçon un long pistolet, le mit en joue sur son bras gauche et tira sur le crucifix; la balle perça le Christ au front. Au même instant la terre s'entr'ouvrit et engloutit le criminel avec sa monture. Saisis d'une indicible terreur, ses compagnons s'enfuirent du côté de la ville et racontèrent aux bourgeois ce qui venait de se passer. Ceux-ci sortirent en procession avec la croix et les bannières et l'endroit devint un lieu saint."

Toujours suivant de près le cours du fleuve, nous dépassons **Hintschingen** et nous atteignons **Immendingen**, la dernière station de la ligne sur les bords du Danube. Immendingen est un bourg très ancien, avec deux manoirs qui passèrent successivement à plusieurs familles dont les plus connues sont les Reischach et les Roth de Schreckenstein. Les Reischach vendirent en 1834 leurs droits aux princes de Fürstenberg, et ceux-ci transformèrent les demeures seigneuriales en ateliers pour la fabrication des machines.

Comme à Villingen, un embranchement se détache d'Immendingen sur le Wurtemberg par Rottweil et Stuttgart, ce qui

justifie les vastes proportions et l'aspect quelque peu monumental de la gare.

En sortant d'Immendingen la voie traverse le Danube sur un joli pont pour se trouver bientôt en face d'une nouvelle chaîne à franchir, celle du Jura souabe qui sépare la vallée du Danube du Hegau, la Souabe de l'Alémanie. Pendant quelque temps encore nous suivons du regard le fleuve qui s'éloigne vers l'est accompagné de la route et de la voie ferrée wurtembergeoise. Adieu, bleu Danube — ici tu l'es encore, — qui as fait si gaiement avec nous une partie du chemin!

Comme le Rhône en aval de Genève, le Doubs dans les montagnes neuchâteloises, le Danube tombe ici dans plus d'un piège que lui a tendu le Jura. Non loin d'Immendingen, une partie de ses eaux disparaissent par les fissures du lit pour rejaillir à 11 km au sud-est dans la source de l'Aach de Radolfzell. Afin d'acquérir la certitude de ce fait curieux, on a jeté en 1817, dans les crevasses d'Immendingen, 200 quintaux de salpêtre, et l'eau de la source de l'Aach se trouva saturée de sel. Un mélange de l'eau du Danube avec de l'huile minérale brute prouve également son identité avec celle de la source de l'Aach.

Immendingen - Singen.

Après avoir traversé de jolies forêts au pied de roches fendues et crevassées, nous voici à la station de **Hattingen**, sur le seuil qui sépare le bassin du Danube de celui du Haut-Rhin. Immédiatement après, la voie franchit le *tunnel de Hattingen*, long de 900 m, à la sortie duquel elle suit la déclivité occidentale du chaînon en se maintenant à mi-côte au-dessus du fond de la vallée. Le calcaire jurassien prend ici les formes les plus bizarres; on dirait par places un entassement de moellons formant une énorme muraille, ailleurs ce sont comme de longues dalles superposées; les mousses et les lichens donnent à la roche les teintes les plus variées, et les racines



Thalmühle.

des arbres, passant par les fissures, ressortent ici et là pour s'insinuer de nouveau dans quelque autre crevasse.

A partir de la station de *Thalmühle*, la grande route accompagne au fond de la vallée la voie ferrée qui reste à mi-hauteur. Le tracé de cette partie de la ligne a présenté de grandes difficultés qui ont été vaincues non sans beaucoup de frais. La nature des roches jurassiennes et la fréquence des ouvertures latérales ont nécessité tantôt les hauts talus, tantôt les profondes tranchées, les nombreux murs de soutènement qui défilent dans une rapide succession, tandis que l'œil se repose avec plaisir sur les magnifiques bois de hêtres, les riantes clairières et la chapelle de St-Martin si pittoresquement située. Les ingénieurs de la ligne, en général peu familiarisés avec la construction des édifices religieux, ont dû ici faire connaissance avec ce genre d'architecture et remplacer aux habitants de la vallée leur ancienne chapelle qui se trouvait comprise dans le tracé. Il faut leur rendre cette justice que l'emplacement est bien choisi. Reste à savoir si St-Martin sera aussi favorable à la nouvelle chapelle qu'à l'ancienne!

Peu à peu le paysage s'anime, voici un grand clocher

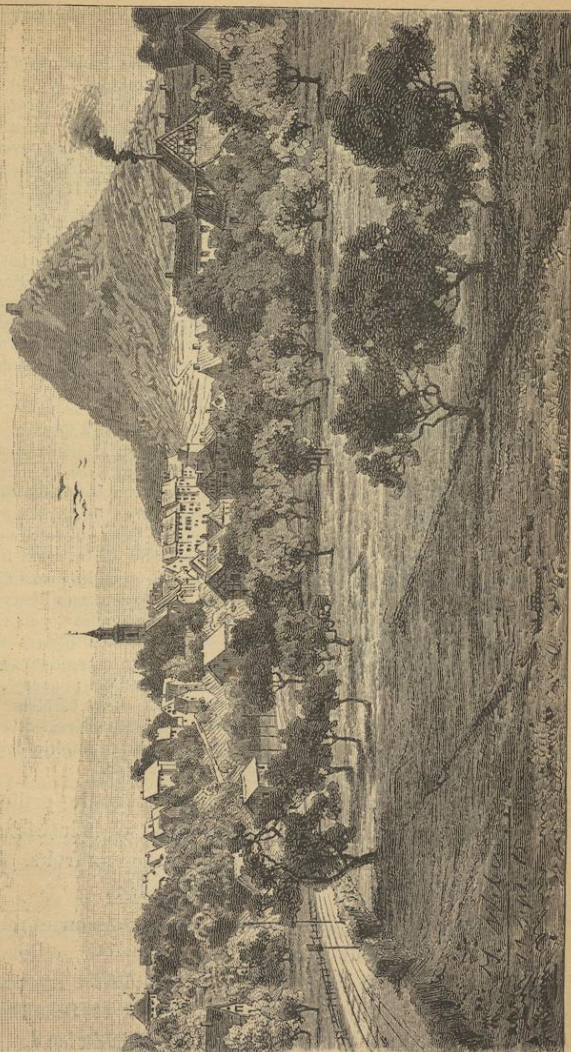
Entsueur
• Ent
• Ent

surgissant du fond élargi de la vallée, avec des maisons groupées au pied d'un éperon escarpé. Nous sommes arrivés à **Engen**, la première ville du district de Hegau.

Engen est situé à l'un de ces passages naturels qui, en temps de paix favorisent le commerce et la civilisation, mais en temps de guerre sont le plus exposés aux fureurs et aux exactions de la soldatesque et de ses chefs. Aussi en ont-elles long à raconter les annales de la petite ville qui a passé successivement des chevaliers de Hôwen à l'Autriche, puis aux comtes de Lupfen, à ceux de Pappenheim, enfin à la maison de Fürstenberg, en supportant toutes les alternatives des guerres de la Souabe avec les Suisses, de la Guerre de Trente ans et de celles de Napoléon.

Dès 1333 il existait à Engen un couvent de femmes, le cloître de St-Wolfgang, qui après d'assez chétifs commencements, s'était peu à peu enrichi par des donations et des legs pieux. Quel est le couvent qui n'a pas servi de refuge à quelque victime d'un amour incompris, d'une passion malheureuse? Telle fut la noble demoiselle Barbara de Hornstein qui avait eu le malheur d'inspirer le plus violent amour à deux frères, Werner et Wolf de Hohenkrähen. La charmante personne accorda sa faveur à l'aîné, le doux Werner, et repoussa l'impétueux Wolf qui dans sa rage tua son frère. Lorsque le meurtrier se présenta pour réclamer le prix de son forfait, Barbara se détourna de lui avec horreur et vint cacher son deuil au cloître de St-Wolfgang.

Une nonne du couvent, sœur Verena, a laissé dans son journal un naïf récit des horreurs que subit Engen à un degré inouï pendant la Guerre de Trente ans. La brave nonne y raconte tout au long les abominations commises par les Wurtembergeois, les Suédois et les Français, et rend grâce à Dieu „de ce que parmi les chères sœurs aucune n'a eu à souffrir dans son honneur.“ — A la fin cependant, elles n'y purent plus tenir; elles passèrent le Rhin et se réfugièrent en Suisse, au val Ste-Catherine près de Diessenhofen, à Wyl et à Fischingen. Sœur Verena fait ensuite un tableau frappant de l'état d'abandon et de dévastation dans lequel, au retour, les nonnes trouvèrent leur couvent. „Il y avait cependant six arpents de grain mûr dans le champ; mais la mère supérieure ne pouvant se procurer des moissonneurs, commença tout haut à se lamenter.“ Sur quoi, notre vaillante sœur Verena prend la parole: „Voyons, reprenez courage! nous ne laisserons pas la récolte sur le champ; nous allons moissonner nous-mêmes et la rentrer. — Ainsi fut fait. Le lendemain à 6 heures, deux de nous, la sœur converse et une vieille femme, avons commencé à couper le blé, et à 1 heure, la mère supérieure nous a apporté à manger sur sa tête. Puis nous avons rassemblé le blé coupé, et à 3 heures nous l'avons rentré avec le taureau noir. La sœur converse conduisait, et la mère piquait le taureau avec une gaule. Cela a duré 13 jours, et le soir de la St-Dominique nous avons achevé de rentrer la récolte au couvent, en grande paix et satisfaction. Et la mère supérieure nous a donné en abondance à boire et à manger. Nous avons apitoyé beaucoup de gens; d'autres se sont moqués, et monsieur Rainer, le maire, a dit qu'il voulait nous faire peindre en mémoire de ce fait.“ — Le petit cloître se releva pourtant et



Engen et le Hohenhüwen.

Engen • Hohenhüwen

prospéra jusqu'en 1803. La dernière religieuse de St-Wolfgang est morte en 1844.

En 1618 on avait aussi commencé à Engen les fondations d'un couvent de capucins qui fut consacré le 20 Août 1623, l'archiduc Léopold d'Autriche étant présent à la cérémonie. Les sœurs de St-Wolfgang professaient un certain dédain à l'égard des capucins; car un père étant venu demander ce que les religieuses donneraient pour la construction du nouveau cloître, l'abbesse répondit: „Rien du tout. Et cela n'empêchera pas le couvent de se construire.“

L'histoire d'Engen nous montre dans les intervalles des guerres, la petite ville développant ses institutions et maintenant la vie civile dans les



A Engen.

étroites limites des corporations de métiers. Les anciens réglemens des corporations, encore aujourd'hui en vigueur, montrent combien les habitants d'Engen tenaient au décorum. Ainsi il était interdit aux boulangers de jurer ou en général de tenir aucun propos libertin, sous peine de fournir une livre de cire à l'église. Celui qui se présente au „Métier“ (assemblée de la corporation) avec un habit tout ouvert, sans avoir boutonné au moins les 3 boutons d'en haut, paie 3 schellings d'amende. Celui qui entre sans frapper dans la salle où est réuni le „Métier“, et s'assied ou se lève sans dire: „Avec votre permission, mes honorables maîtres et compagnons“, paie chaque fois 6 kreutzers. Les injures même sont taxées; pour „canaille“ ou „coquin“, c'est 3 schellings; pour „filou“, 10 schellings. Les barbiers paraissent avoir été particulièrement en honneur à Engen où la confrérie des fraters se donnait le titre pompeux de „faculté de chirurgie“.

De nos jours, Engen est une florissante petite ville où règne une grande activité commerciale et industrielle; elle a des brasseries, des tanneries et une halle aux fruits. La vieille église paroissiale est bâtie en style roman.

Un très court espace nous sépare maintenant du point où le chemin de fer de la Forêt-Noire va opérer sa jonction avec la ligne principale qui, d'Offenbourg, a été faite le grand contour de Fribourg, Bâle, Säkingen, Waldshut et Schaffhouse pour arriver à la „mer de Souabe“, le beau bassin du lac de Constance.



Hohenstoffeln et le Mägdeberg.

En quelques minutes nous allons dépasser

Welschingen, **Mühlhausen** et **Hohenkrähen** et atteindre la station de Singen, nœud central de la ligne, au pied du Hohentwiel ; mais, dans ce court espace, que de scènes vont passer sous nos yeux ou se présenter à notre esprit ! La ligne effleure, pour ainsi dire, le pied de ces imposants cônes volcaniques qui se dressent sur la riante plaine du Hegau comme les témoins pré-historiques des grandes révolutions du globe. Du haut de ces colosses, de sombres ruines regardent la vallée, vieux repaires de ces races disparues qui, dans un temps où la force primait le droit, faisaient trembler les populations sans défense et exerçaient sur tout le pays un pouvoir souverain. Oui, ces fertiles avant-plaines du grand bassin au pied des Alpes sont plus riches à elles seules en souvenirs historiques que toutes les régions par lesquelles nous venons de passer. Ils se touchent tous, pour ainsi dire ; voici venir Neuhöwen, un peu plus loin Hohenhöwen, le Hohenstoffeln à la triple coupole, le Mägdeberg, le Hohenkrähen, et enfin le plus imposant de tous, le Hohentwiel qui, bien que démantelé, semble jeter encore son défi à la plaine.

Près de la station de **Mühlhausen**, la voie côtoie la base du Mägdeberg (Mont des vierges) qui se dresse presque à pic au-dessus de notre tête. Le nom si peu guerrier de cette

Ensbach • Ensbach • Ensbach



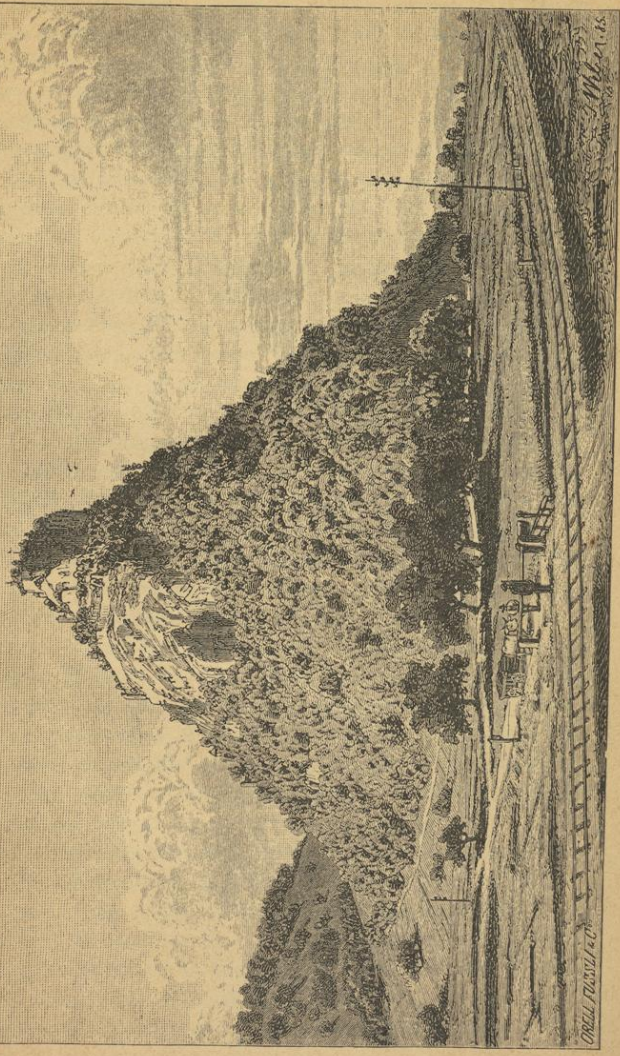
Le Mägdeberg
vue depuis Mülhausen.

montagne couronnée
d'un château-fort, lui
vient, dit la légende,

de Ste. Ursule qui conduisait les 11,000 vierges et y avait élevé
une chapelle. Après avoir souvent changé de maîtres, le Mägde-
berg est devenu la possession des comtes de Langenstein.

Durant tout le moyen-âge, ces *burgs* du Hegau servaient
de repaire à des barons aux mœurs grossières, vivant de
meurtre et de pillage. Du haut de leurs rochers ils fondaient
tout armés sur la plaine, en quête d'aventures, s'assiégeaient
souvent les uns les autres, pour remonter ensuite, chargés du
bien d'autrui, dans leur aire où ils étaient assurés de l'impunité.
Ces *burgs* étaient si bien connues pour être des refuges in-
expugnables, que l'une d'entre elles, le **Hohenkrähen**, fut au
XV^e siècle choisie par des Suisses pour y braver leurs adversaires.

Pendant la guerre de Zurich qui fut poursuivie de part et
d'autre avec tant d'opiniâtreté, la corporation zuricoise des



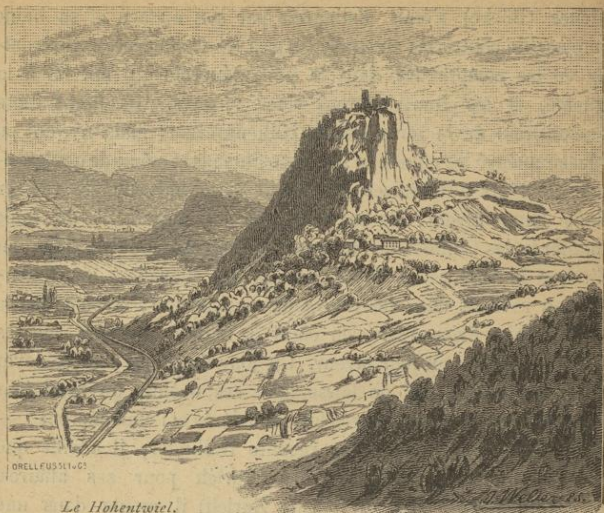
Hohenkrühen.

Ensbuert • Ensa

ait élevé
Mäde-
rein.
ervaient
vant de
ondaient
égeaient
arges de
mpunisi.
ages in-
fut au
ersaires.
e part et
da

Bouc
impla
ils de
guerr
l'acqu
réuss
uns
dans
mani
dit qu
kräbe
landar
une it
par e
ils pre
„Or,
l'Amn
A Pfä
barque
des B
deux
de la
L'Amn
non p
lieu et
si vous
était b
leur ne
saisir u
sur moi
moi.“
pleinem
durent e
à Zurich
s'établir
considér

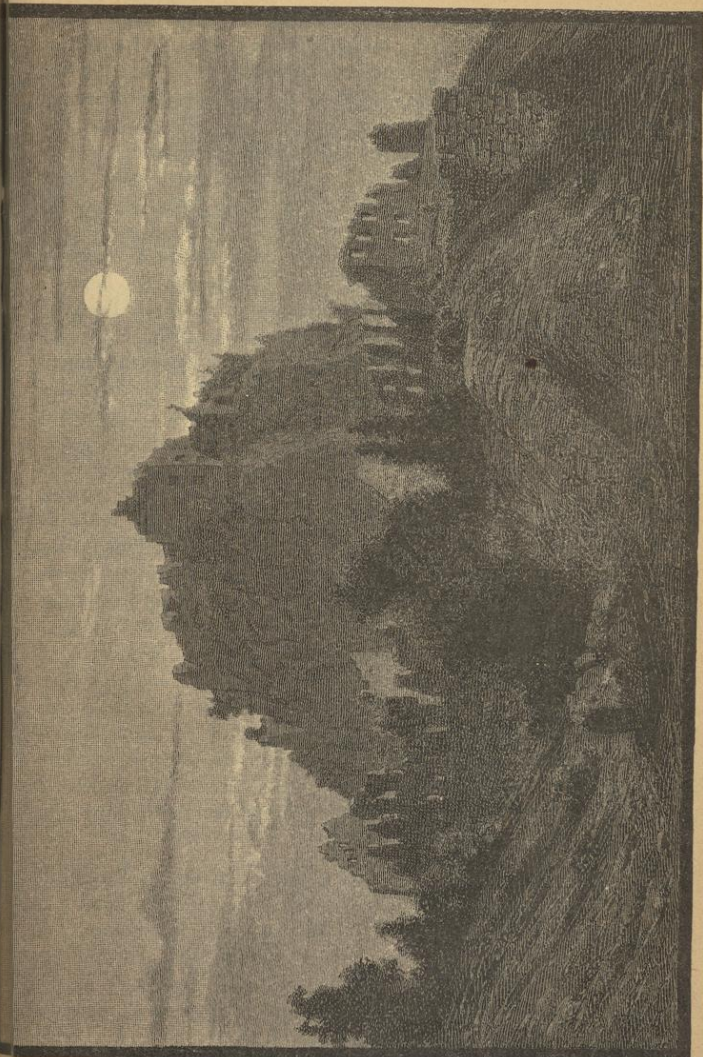
Boucs (Böcke) s'était distinguée par son audace et sa haine implacable contre les ennemis. Aussi les Confédérés refusèrent-ils de les comprendre dans la paix générale qui mit fin à la guerre, et les Boucs durent vider le pays. Ils firent alors l'acquisition de la forteresse de Hohenkrähen; mais n'ayant pu réussir malgré les efforts de leurs concitoyens et même de quelques-uns de leurs adversaires, à obtenir la permission de rentrer dans leurs foyers, ils se vengèrent en inquiétant de mille manières les Confédérés du haut de leur château-fort. On eût dit que le vieil esprit de brigandage des chevaliers du Hohenkrähen revivait dans les nouveaux possesseurs; si bien que le landammann Fries d'Uri s'en émut et tenta à plusieurs reprises une intervention en leur faveur. Un jour il conclut son plaidoyer par ces paroles: „Si on laisse faire ces drôles, un beau jour ils prendront un notable parmi les Confédérés et l'emmèneront.“ — „Or, peu de temps après, raconte Bullinger, il advint que l'Ammann Fries voulut aller à Zurich pour ses affaires. A Pfäffikon (au bord du lac de Zurich) il monta dans une barque. Et comme la barque passait en vue de Meilen, plusieurs des Boucs qui avaient épié le landammann s'approchèrent dans deux nefes avec leurs cuirasses et leurs armes, et dirent à ceux de la barque: „Nous ne voulons faire de mal à personne. L'Ammann Fries d'Uri est parmi vous, c'est lui que nous voulons, non pour lui faire du mal, mais pour le conduire en son lieu et place, et avec tous les honneurs qui lui sont dûs. Mais si vous faites résistance, il vous en coûtera la vie.“ Le landammann était brave et intrépide; il discerna leur dessein et passa dans leur nef en disant: „Chers compagnons, vous êtes prompts à saisir un bon conseil mais je n'entendais pas que cela tombât sur moi. Poursuivez toutefois, et soyez humains et loyaux envers moi.“ Ils l'emmenèrent donc à Hohenkrähen. La ruse réussit pleinement. Pour ravoir le landammann Fries, les Confédérées durent accueillir aussi les Boucs et ceux-ci rentrèrent en triomphe à Zurich en ramenant le landammann. Plus tard celui-ci vint s'établir dans cette ville où sa famille devint une des plus considérées de la bourgeoisie. La corporation des Boucs existe



Le Hohentwiel.

encore à l'heure qu'il est, et possède non loin du Rathaus de Zurich un immeuble de fort belle apparence. Mais les rudes et tapageurs Boues d'autrefois n'existent plus que dans l'histoire ; et les beaux messieurs qui de temps à autre vont en pèlerinage au Hohenkrähen pour y célébrer les hauts faits de leurs ancêtres, n'y font entendre, au lieu des décharges de mousqueterie et des bruits de guerre, que le cliquetis des verres et les gaies chansons.

Voici enfin, bien près du terme de notre voyage, le **Hohentwiel** qui surgit au bord de la plaine, sommité originale entre toutes, puissante individualité de jadis qui frappe l'imagination et fait revivre tout un passé. Après notre voyage à travers la Forêt-Noire, notre œil s'est si bien accoutumé aux arêtes fuyantes, aux croupes ondulées, aux vallons resserrés, que ces colosses du Hegau dont les cônes précipiteux surgissent sans transition du fond plat de la large plaine, celui du Hohentwiel en particulier, nous font d'abord une impression des plus étranges, et l'on se demande à leur aspect pour quel dessein ils ont été créés.



Ruines de la forteresse du Hohenwiel.

haus de
es rudes
histoire;
lerinage
le leurs
queterie
es gâies

Hohen-
original
l'imagi-
oyage à
amé aux
esserrés
ingressés
Hohen-
des plus
dessin

Ensburt
re
Ensburt

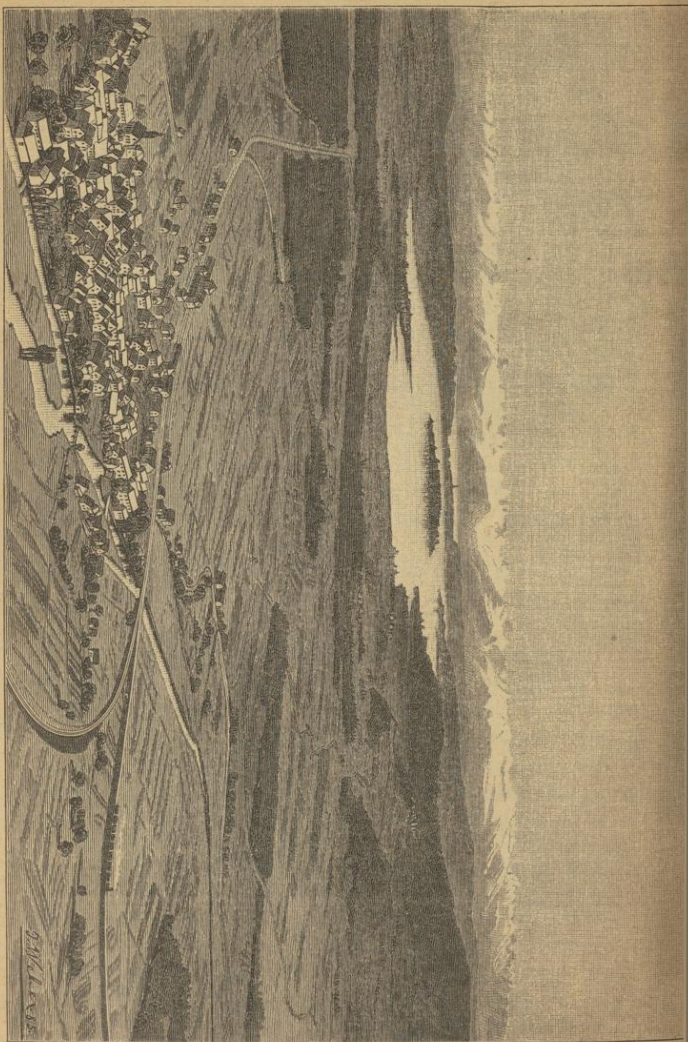
Si nous questionnons les savants, ils nous apprendront qu'à l'époque tertiaire cette région a été le théâtre de fréquentes éruptions volcaniques. Des pluies successives de cendres avaient élevé sur le sol une couche épaisse de plusieurs centaines de mètres prenant la consistance du tuf. A celles-ci auraient succédé les éruptions de lave. Impossible d'imaginer la formation de ces énormes cônes dans l'air libre par la seule force de l'éruption. Quelque compacte que fût la lave, elle aurait bientôt pris un niveau horizontal et n'aurait pu s'entasser d'elle-même en montagne isolée. On est donc amené à supposer l'existence d'une masse de tuf dans l'épaisseur de laquelle auraient été injectés ces cônes de phonolithe. Une fois l'activité volcanique paralysée, la masse liquide se solidifia entre ses murailles de tuf; puis le lent travail d'érosion ayant facilement désagrégé ce revêtement, mit à nu le noyau de lave cristallisée et l'isola de plus en plus des contreforts voisins. Voilà pour l'origine de ces colosses volcaniques. Ensuite vint l'époque glaciaire. Le grand glacier de la vallée du Rhin avançant du sud et du sud-est, balaya devant lui les montagnes de cendres et vint se briser à l'angle du Twiel, non sans avoir tenté de le pulvériser. Gerwig a cru même reconnaître à l'inspection des parois de l'angle sud-est, les traces visibles du travail du glacier. Ce qu'il y a de certain c'est que c'est au frottement et aux heurts de la masse de glace que le Hohentwiel doit sa forme actuelle; la disparition complète du tuf, la mise à nu de la paroi de rochers du sud-est, la présence d'énormes blocs de phonolithe à 40 kilom. de distance dans la direction suivie par le glacier, c'est-à-dire à Riedlingen et à Ehingen dans le bassin supérieur du Danube, sont autant de preuves convaincantes de la transformation qu'a dû subir le Hohentwiel à l'époque glaciaire pour prendre la forme caractéristique que nous lui voyons aujourd'hui.

Quant à l'histoire des êtres humains qui depuis l'antiquité la plus reculée ont imprimé leurs pas sur ce rocher, nous n'en dirons que quelques mots. On suppose que les hommes de l'âge lacustre avaient déjà pris l'habitude de chercher un refuge sur le Twiel, car on y a retrouvé des vases et des instruments de cette époque. Des antiquités celtiques et romaines ont été également mises au jour sur la montagne et à sa base.

La grande tourmente de l'invasion des Barbares y a laissé des traces de campement. Puis la croix triompha, et à l'époque de Louis le Pieux des moines se retirèrent sur la montagne du Twiel. Mais comme toujours alors, à côté de l'autel se dressa l'épée; le sang coula en châtement du mépris de l'autorité impériale et des tentatives de souveraineté indépendante. Le comte Erchanger d'Alémanie s'étant laissé proclamer duc par les sujets de l'empereur, paya de sa tête ainsi que son frère et son neveu, cette dangereuse acceptation. Plus heureuse que lui fut Bourcart, margrave de la Rhétie, qui régna comme duc au Hohentwiel et transmit son pouvoir à plusieurs générations. Après avoir, selon les caprices du sort ou les calculs des trafiquants, passé aux mains de beaucoup de maîtres, le Twiel fut vendu au Wurtemberg au beau milieu de la guerre des Paysans. Ce fut une cruelle époque pendant laquelle du haut du Twiel les seigneurs hérétiques firent trembler toute la contrée environnante attachée à la foi romaine. L'illustre et arrogant Conrad Widerhold, capitaine de la garnison, fondait avec ses troupes sur les villages de la plaine, brûlant, dévastant tout sur son passage. Krähen, Mägdeberg, Staufen furent détruits. Widerhold apparaissait et disparaissait comme la foudre. Il soutenait sans faiblir un blocus après l'autre, et quand le siège était levé on le voyait à la tête de sa troupe plus hardi que jamais.

De sombres réminiscences du XVIII^e siècle se rattachent aux cachots voûtés du Hohentwiel; c'est là qu'ont languî le patriote J. J. Moser et deux officiers, de Knobelsdorf et Rieger. Ce qu'on raconte de leurs souffrances fait frémir.

Lorsque s'allumèrent les flammes de la Révolution française, dévorant de préférence les forteresses et les châteaux, le Twiel vit aussi s'achever ses destinées. Ce que les générations avaient mis des siècles à élever sur le sommet de la montagne, un ordre du général Vendamme suffit pour le réduire à néant. Le 10 Octobre 1800 on se mit à l'œuvre, et le 1^{er} Mai 1801 la ruine était consommée. Depuis ce jour de sombres pans de murailles démantelées se dressent sur l'escarpement du rocher, l'herbe et les broussailles ont envahi les décombres, et la plus importante des burgs de l'Alémanie n'est plus désormais qu'un pittoresque débris.



St. Gallen.

Le lac de Constance et les Alpes vus du Hohentwiel.

idyll
il s
ferm
affec
tatio
Le d
ainsi
situé

petit
couve
Wid
quent
d'une
comb
nous
qui s
plus é
de la
quelq
délivr
milie
déplo
dont o
ne vou
Que n



Les Alpes vues du Twiel.

De Singen on monte à la métairie bâtie dans une situation idyllique au pied du rocher, sur l'arête du contrefort auquel il s'appuie au nord. Une auberge rustique, les maisons du fermier et des employés (dans cette dernière, la jolie salle affectée au culte protestant) et plusieurs bâtiments d'exploitation forment sur ce point élevé un hameau de belle apparence. Le domaine est propriété de l'état wurtembergeois et fait partie, ainsi que le Twiel, de la commune de Tuttlingen, petite ville située au-delà du Jura sur les bords du Danube.

A gauche du chemin qui monte au château se trouve le petit cimetière clos de murs et surplombé par d'énormes rochers couverts d'arbres. Ici repose maint guerrier du temps de Widerhold, et la plupart des inscriptions à demi effacées indiquent par les titres militaires que nous foulons les tombes d'une race de soldats qui a passé là-haut des jours de combats et d'orages. Le chemin s'élève en tournant le rocher; nous passons des portes et des ponts pour arriver aux ruines qui s'échelonnent le long de la route, dominées par les débris plus étendus encore qui couronnent le sommet. Parvenus au haut de la tour de l'ancienne église du château, restaurée il y a quelque 40 ans et transformée en belvédère, nous nous sentons délivrés de l'espèce d'oppression qui nous avait envahis au milieu de ces décombres et de ces ruines; car à nos yeux se déploie soudain le plus beau peut-être des panoramas des Alpes dont on jouit des hauteurs méridionales de la Souabe. Nous ne voulons pas effeuiller cette couronne en une sèche énumération. Que nous font ici des noms? A nos pieds s'étalent les formi-

dables débris d'une forteresse jadis la plus fière du pays; de paisibles villages se nichent dans la verdure; un beau lac d'argent scintille aux confins de la plaine, et dans le ciel se dresse l'éblouissant amphithéâtre des Alpes, puissantes coupoles, nobles profils, pics élancés, tout l'admirable cortège de ces princes des monts.

Quand nous nous arrachons à ce spectacle sublime pour regagner à regret la vallée, les murs déserts du vieux château se repeuplent soudain dans notre imagination; les tours et les murailles se dressent de nouveau devant nous; une fière figure de femme, debout sur la plateforme, laisse errer son regard sur l'horizon; à ses côtés se tient un beau jeune moine à la tête expressive, et vers eux s'avance, dans tout l'éclat de son costume oriental, la gracieuse servante Praxedis de Byzance. En bas, dans la cour, le sieur Spazzo, plein de vin doux, fait le fanfaron, et deux enfants, Audifax et Hadumoth, se murmurent l'un à l'autre les aveux d'un amour inconscient. Non, le Hohentwiel n'est pas désert! Hadwig, Ekkehard, Praxedis, toutes les figures gracieuses ou touchantes que Victor Scheffel a immortalisées dans son roman*, sont les impérissables héros qui peuplent ces lieux et, plus vivants pour nous que les plus authentiques seigneurs du Hohentwiel, mettent dans l'ombre tout ce que racontent l'histoire et les documents. Aussi, tant qu'il restera une pierre du Hohentwiel, son nom sera inséparable de celui du poète aimé de l'Allemagne auquel il doit maintenant le meilleur de sa renommée.

Notre excursion à travers la Forêt-Noire est arrivée à son terme. La gare de Singen fourmille de voyageurs que la locomotive va transporter d'ici à quelques heures soit à Constance, au bord de ce lac par-dessus les rives duquel cinq états se tendent fraternellement la main, soit à Schaffhouse, à la chute du Rhin, — puis de là par Winterthour et Zurich jusqu'au cœur de la terre promise des touristes, de la Suisse centrale avec sa grandiose nature alpestre.

Adieu donc, belle Forêt-Noire, région sévère où naît un grand fleuve; adieu, pittoresque voie ferrée le long de laquelle, depuis les doux vignobles de l'Ortenau jusqu'aux fières sentinelles du Hegau, tant de sites riants ou grandioses se sont succédés. Ils ont bien mérité de leur patrie, ceux aux efforts desquels est dûe la réussite de cette grande entreprise. Honneur aussi à l'état tulélaire qui en a protégé et assuré l'exécution!

*) Ekkehard, par Victor Scheffel.



de
lac
se
bles,
nees

pour
tean
t les
gure
l sur
bête
tume
bas,
aron,
un à
twiel
les
im-
s qui
plus
e tout
qu'il
rable
enant

à son
te la
rance,
ndent
tin,—
de la
ce sa

e où
errie
s de
tant
ont
uels
neur
surt

• Erlangen •
ve
• Erlangen •



15 09935 1 031

BLB Karlsruhe



